

*Sur Jérusalem*

# Sur Jérusalem

Romain Nicolas

*Et le puzzle social*  
A livré sa dernière combinaison  
André Breton

Merci aux correcteurs : Clarice Boyriven, Juliette Charré-Damez, Antoine Palévody, Florian Pantallarisch et Chloé Sarrat.

## Sommaire

Avant-avant-propos.....	3
Avant-propos.....	4
Sur-le-propos.....	5
Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : Les biais.....	6
Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : Phénoménologie du double...6	
Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : Le <i>Je</i> exotique.....	7
Storytelling.....	8
Fragilité de l'exotisme et culottes sales.....	9
Le Réel.....	10
Fontaine narrative.....	12
Réactualiser l'œil.....	15
Le Voyage infini.....	16
L'idéologie néo-libérale du voyage.....	17
Souvenirs et essentialisme.....	18
Stuc.....	19
Transe.....	19
Homo plus blanc que blanc.....	20
Historicité des lieux saints.....	21
Syndrome de Jérusalem.....	23
Le Christ anhistorique.....	26
Eichmann et la danse.....	26
Pour les juifs orthodoxes.....	28
La Paix des Nations.....	29
Sur l'état de guerre.....	30
Le corps et les faucons de guerre F-16.....	31
Les damnés de la terre : qui sont les vaincus ?.....	33
Liesse et nation.....	33
Vivre l'utopie.....	34
La Peste.....	35
La Frontière et les cow-boys.....	36
Le mur.....	38
Tourisme et voyeurisme : les trous dans le mur.....	38
Écrire sur les migrants.....	39
Sur la Palestine.....	40
Note : absence de publicité et solitude.....	40
Je ne crois en aucun dieu.....	40
Vivre sans foi ?.....	43

## **Avant-avant-propos**

Mais comment écrire sur ce ?

Tu es comme ce personnage de dessin animé qui soulève un rocher pour écraser son ennemi et que tout à coup l'ennemi te pointe le rocher ; et ce voir ce rocher te fais te rendre compte de son poids. Te voilà écrasé. Ce rocher c'est notre sujet.

Quelle stratégie pour ne pas être écrasé ?

Tu es comme ce Marco Polo qui revient après 26 ans de périple en Asie. Ses amis lui demandent de raconter. Comment faire ? Il n'est pas étonnant que l'homme ait raconté des histoires de monstres et de créatures fantastiques dans son livre.

Comment, sans passer par de tels détours, donner à sentir l'intensité d'une telle expérience ?

Quelle stratégie pour être fidèle aux intensités ?

Comment écrire sur ce passé fusionnel en train de devenir passé-bloc de narration alors que déjà le présent quotidien du quotidien te vient frapper sur la tête ?

Comment mettre de coté tous tes autres désir ?

Comment retenir le souffle de l'amour qui te brûle les jarrets ?

Comment ralentir la torsion des membres à digestion ?

Comment concentrer ta concentration sur ton travail travailleur ?

Comment ne pas rêver des choses qui n'ont pas lieu ou lien d'être avec ce qui nous propose ?

Comment oublier l'amoureux exigeant qui exige de toi une réinvention immédiate du réel avec pour projet numéro un celui de détruire toutes les formes qui s'affichent à toi ?

Comment écrire sur ce alors que tout en toi t'encourage à t'autodétruire ton organe social pour inventer ton propre rapport à l'autre autre ?

Peut-être faut-il une méthode qui se concorde avec ton état actuel intérieur ?

Peut-être faut-il ne pas regarder le rocher que l'ennemi nous pointe ?

Peut-être faut-il ne pas parler directement de ce qui nous occupe ?

Peut-être faut-il commencer par ré ca pi tu ler ...

RE CA PI TU LON SSS

1°) Tu es rentré en France après une semaine de traversée de Jérusalem. Tu t'étais coupé d'avec le monde des nouvelles des assauts de l'actualité en feu tellement elle est brûlante en coupant téléphone et internet. Tu avais coupé tous les ponts avec ton présent d'énonciation pour te concentrer sur ton présent de respiration. Et aujourd'hui ton présent d'excitation et d'amourachage te prennent en tenaille.

Alors il te faut écrire avec ça. Sans penser au global. Sans penser à l'état passé mais en utilisant l'état présent. En prenant des notes et en les développant.

2°) Tu avais l'esprit en errance. Dans le réel tu sautais de cimes en cimes.

Tu écriras donc en errant, en sautant de cimes en cimes. Pas grave si on te suit pas.

3°) Le réel échappait à ton son ordonnancement : Écris par le milieu.

## **Avant-propos**

Nous sommes le 22 avril 2018. Une semaine c'est court. Trop court ; je ne peux pas écrire sur le pays, sur la culture, sur quoi que ce soit d'autre, sans avertir mon lecteur : tout ce qui va suivre ne sont que des sensations perçues sur le moment. Ces sensations n'ont absolument rien de lié avec la vérité. Le réel est sûrement bien plus complexe que tout ce que je vais énoncer. Il ne faut pas prendre les analyses et élucubrations et jactances et tergiversations et palabres et gamberges qui vont suivre pour des études poussées de la société israélienne ou jérusalemique mais plutôt comme des pistes de réflexions ayant pour point de départ mon expérience dans cette ville.

Délirer et réfléchir sur le monde d'un point de vue un peu détaché.

Je vais partir de tous ces éléments pour non-pas les analyser mais plutôt en vue de construire des modèles de lunettes expérimentales me permettant de réfléchir sur ma situation en France.

Je ne connais rien des juifs orthodoxes ; pourtant je vais décrire l'image que j'ai tiré en voyageant des juifs orthodoxes. Cette image n'aura rien de réel. Elle sera plus qu'une caricature : elle parlera d'autre chose que d'elle même. Et c'est cela que je veux. Je veux parler d'une chose pour parler d'une autre. Celui qui prendra les éléments suivants pour des moyens de comprendre Jérusalem fera obligatoirement fausse route.

Ce que je regarde, ce n'est pas la ville, c'est moi : Je suis la ville.

Et, bien que je sois d'abord et avant tout un observateur de la question de la croyance et de la foi, par théologie négative je vais faire se croiser d'autres choses sur notre chemin de pensée. Ce que je raconte donc, je le raconte donc.

## **Sur-le-propos**

Il ne s'agit ici que de notes prises quelques jours après un voyage expérimental. Un voyage qui fut une tentative de laquelle je sors changé différemment ; comme traversé par le temps d'une autre manière – comme un devenir-prisme-ébréché : La lumière qui me transperce ne peut plus être la même après avoir vu ce que j'ai vu.

Les mots de mon écriture n'ont aucune capacité à rendre compte de ce que je ressens ou de ce que j'ai vécu.

J'ai donc d'abord préféré me taire. J'ai laissé le tamis quotidien nettoyer mon intensité. Puis j'ai re-convoqué à moi ce qui reste.

Il est bon de signaler que tous ces textes sur ces « restes » furent écrits sous l'effet de la fièvre. Il est probable que leur cohérence et leur validité intellectuelle soit variante en fonction des moments.

## Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : les biais

Dans le recherche scientifique il y a une règle majeure à respecter : il ne faut pas chercher. Je fais de la provocation. Mais c'est vrai. Dans les sciences exactes, lorsqu'on fait une hypothèse, on ne cherche jamais à la prouver. Si je fais une hypothèse et que je cherche à la prouver, alors mon étude sera remplie de biais – mis là par inadvertance – et je risque de réussir à prouver qu'elle fonctionne bien car j'aurai évacué les éléments qui l'invalident : je me serai focalisé sur ce qui m'intéresse.

Si je pars au Japon en cherchant le rapport tradition/modernité, la cuisine de sushis, et les manga ; je vais les trouver. Mais est-ce que c'est vraiment ça le Japon ? Est-ce que penser que le Japon c'est ça c'est pas en fait de l'exotisme ? Car en effet, en recherchant ça, je ne suis pas au contact du Japon : je suis au contact de mon fantasme du Japon. Ce fantasme n'est en rien un fantasme réalisé fantasme mais un fantasme construit à l'insu du fantasmeur ; un fantasme qui voile plus qu'il ne révèle. Ainsi, ne voulant voir que ce que je voulais voir, il ne s'est rien passé en moi d'autre que ce que j'attendais.



## Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : Phénoménologie du double

Bref, vous avez une image du Japon dans la tête (B). Vous vous rendez ensuite au Japon et vous êtes confrontés au réel (A). Soit vous restez dans votre *optique* : vous êtes frappés par des biais de confirmation et vous ne voyez plus/ne vous souvenez plus que de ce qui va confirmer votre hypothèse de départ : celle selon laquelle le Japon (A) est égal à votre image du Japon (B). Vous fabriquez un  $A=B$ . Mais rappelons nous de Clément Rosset<sup>1</sup> :  $A = A$ . Toujours. Le réel n'a pas de double.

Vous construisez un double du réel et ce double du réel vient entrer en concurrence avec le réel. Résultat de cette concurrence, le double se superpose au réel. Ce double du réel vient brouiller votre perception.

Il faut toujours garder à l'esprit que le réel n'est jamais autre que tel qu'il est. Le Japon tel qu'il est (A) ne correspondra donc jamais au Japon tel que vous le fantasmez (B). Mais vous pourrez évidemment toujours vous convaincre que si, que  $A = B$ . Mais  $A = A$ . A sera toujours égal à A. Dans le réel, il n'y a pas de double. Jamais. C'est impossible. Le réel c'est le réel.



## Fabrique de l'exotisme et anti-rossetisme : le Je exotique

Ce mouvement *anti-rossetien* se retrouve dans toutes les situations de la vie quotidienne.

---

<sup>1</sup> *Le Réel, traité de l'idiotie et Le Réel et son double*, Clément Rosset

## *Sur Jérusalem*

C'est un mouvement d'auto-conviction. Il peut agir sur notre propre image de nous-même en cela que nous nourrissons nous-même notre propre fantasme de nous-même. Nous nous considérons comme des produits que nous essayons de marketer au mieux.

Ainsi, lors d'un rendez-vous de drague, le duo à lunette demande à Herbert si les français sont romantiques. Un grand débat s'ouvre en lui : mentir, enjoliver, déprécier, dire vrai ? « Oh ! Pas tous sont romantiques. Il y a des trous du cul et des imbéciles comme partout – mais c'est vrai que nous sommes traditionnellement plutôt romantiques ! Disons que – et là Herbert quand tu le dis tu sens que tu dérapes et que tu deviens comme ce restaurant français au Japon qui n'avait de français que le nom mais qui était transformé en pur produit exotique. – c'est pour nous un plaisir de satisfaire les désirs des femmes les plus galamment possible, suava Herbert, très suavement. Le duo à lunettes gloussa intérieurement, ça se vit très clairement dans leurs yeux, selon Herbert, que cette parole possédait un pouvoir immense. »

Herbert est un *Je* qui se construit en produit de consommation, en *Je* exotique. C'est à dire un *Je* procurant au consommateur potentiel un besoin de consommation.



## **Storytelling**

Plus loin dans le récit, Herbert le pervers voit une publicité pour des voyages au Canada :

*« Pour faire venir du touriste qu'ils te font tellement du storytelling sur le leur propre pays qu'ils doivent se faire de l'auto-storytelling pour s'auto-persuader de ce qu'ils racontent pour que leurs pubs soient bonnes. Qu'ils sont cons ces touristes. Je suis sûr, qu'il dit, que ces cons de canadiens sont totalement convaincus des clichés que la pub balance et que n'importe quel canadien peut te déblatérer cette même bouillie auto-érotique avec la persuasion que c'est vrai.*

*Putain.*

*Qu'ils sont cons ces canadiens.*

*Grandes étendues et sirop d'érable. »*

Tout comme les abrutis de Toulouse – dont je fais partie – sont capable de te parler et de te vendre et même plutôt, jouent, et même plutôt sont, le cliché des gars sympa et fêtards du sud-ouest et du cassoulet. Il s'agit d'une auto-narration de soi-même qui agit comme la narration que nous-nous faisons des autres et de leurs pays. Nous nous fabriquons nous même en produit de consommation exotique. Sans cette auto-assignation à un état de produit spécifique, aucune agence de voyage ne ferait de profit.

L'exotisme c'est ça. C'est plaquer une image simple sur une complexité.



## **Culottes sales et fragilité de l'exotisme**

J'ai longtemps cru, avant de venir au Japon, que les japonais étaient fans des hentaï et qu'il y avait des culottes de lycéennes sales un peu partout dans des distributeurs automatiques à Tokyo.

Ça, c'est l'exotisme.

J'ai cherché partout les fameux distributeurs. En deux mois et demi de recherche, je n'en ai trouvé qu'un seul. Dans le sous-sol d'un sex-shop. En plein cœur du quartier touristique d'Akihabara. J'en ai évidemment acheté une.

La déception à l'ouverture est totale. Le réel et son double. J'avais constitué un double du réel : la culotte sale allait être une culotte super-sale. Le Japon allait être rempli de distributeurs de culottes sales. Le Christ est ressuscité pour laver mon âme de ses pêchers. Après ma mort il y aura le jugement dernier. Je serai sauvé et je défilerais parmi les cohortes des anges.

Et ce double du réel s'est tout à coup effondré comme un très beau château de sable sous les pieds d'un putain de gamin criard – ce moment où tu te prends le réel en pleine poire : La culotte était presque totalement propre (peut-être portée une demi-journée sèche, voire juste une heure). Il n'y a qu'un seul de ces distributeurs au Japon – ce n'est donc pas une pratique courante du tout ; c'est plus une curiosité. Jésus de Nazareth n'a sûrement pas existé. Et s'il a existé il est mort et pas ressuscité du tout. Y a juste des gens qui ont déliré là-dessus. Je n'ai pas d'âme, je suis un agencement d'atomes, une machine très complexe – et le concept même de conscience mériterait d'être totalement remis en cause : ce n'est pas parce que de l'électricité passe dans mes neurones que je vaud mieux qu'une pierre. Si vous pensez ça, vous accordez un pouvoir magique à l'électricité.

Une machine tout aussi complexe que moi sans électricité pourrait tout aussi bien réaliser tout ce que je réalise, et avec la même « conscience » – Le concept de « laver mon âme de ses pêchers » sous-entend qu'il existe un Bien et un Mal, et que ce Bien et ce Mal soient universels, et que les bonnes définitions du Bien et du Mal soient justement celles de mon temps et de ma société, et que la divinité censée donner les codes du Bien et du Mal et me laver de mes pêchers soit justement la mienne, celle de mon époque, de mon espace social et de mon territoire et non pas celle d'il y a 60.000 ans au Japon (voir chanson ci-après). Quant au jugement dernier et le tsointsoin des anges : personne ne peut savoir ce qu'il y aura après la mort.

Mais si on utilise le rasoir d'Ockham on peut considérer qu'après la mort il n'y aura pas d'après la mort. C'est l'hypothèse qui demande le moins d'ajout de nouvelles hypothèses (et je ne parle même pas d'hypothèses farfelues sur les jugements et tout le tintouin).

Mais, imaginons qu'il y ait quelque chose plutôt que rien après la mort. Les anges ? Pourquoi des anges et pas des théières ? S'il doit y avoir quelque chose plutôt que rien, il y a autant de preuves qu'il y aura des anges que des théières bleues. Il y a autant de preuves qu'il y aurait un dieu du jugement que de preuves que ce jugement serait réalisé par treize vis cruciformes et un gâteau au poivre qui parle en pétant. Parce que ces objets que je cite sont des artefacts, des objets fabriqués par les humains, ils ne pourraient pas être les derniers juges ? Parce que les anges ne furent pas fabriqués par les humains ?

De toute façon, en logique (la logique est une véritable science), la charge de la preuve revient toujours à ceux qui affirment. Pas à ceux à qui l'on affirme.

Or, les témoignages des illuminés du premier siècle, merci. C'est pas parce que Rabelais raconte qu'il y a des géants qui ont noyé tous les parisiens dans la pisse que cet événement a



## Sur Jérusalem

vraiment eu lieu. Un témoignage n'est jamais une preuve. Et une affirmation extraordinaire nécessite une preuve plus qu'ordinaire.

Ça m'attriste parce que j'aimerais beaucoup que le monde soit magique mais pour croire à une chose basée sur autant de présupposés, il n'y a que deux possibilités : soit vous êtes complètement stupide (ce qui est peut-être le moins grave des deux cas) soit vous avez été complètement embrigadés (et là, c'est sérieux).

Oh mais non, Romain, en fait il est très très mystérieux le très mystérieux mystère de la foi ! Ah ah ! Cf. le gars qui dit « amenez à moi les tout petits enfants »<sup>2</sup>. C'est marrant de voir que le christianisme ne se développe pas « miraculeusement » sans aucune intervention extérieure dans les tribus aborigènes qui n'en ont jamais entendu parler. Pourtant le mystère de la foi devrait les mener à Jésus-Christ et à la croyance en lui, non ? Sinon il y a pas de mystère, il y a la transmission ou plutôt la propagande de la part des adultes croyants.

La chanson ci-après :

« t'alors tout le monde chante le te hymne te national t'en marchant dans le d'hasard :  
Nation ma nation ! T'es la meilleure de toutes les nations ! D'ailleurs t'es sûrement  
La préférée de Mieu

Sinon pourquoi tu serais toujours au milieu des cartes ?

Et Jésus d'ajouter : Ça c'est bien vrai !

Ah ah !

Preuve irréfutable !

Et comme de par hasard c'est toi qui politiquement as raison Sur tous les points

Tout le temps Et les autres c'est que des méchants ! D'ailleurs la preuve

Ils se trompent vraiment tout le temps

Et jamais ils ont raison

Et d'ailleurs aussi C'est vraiment un super-sacré-hasard-super-pratique-que-comme-par-hasard-je  
sois-né-dans-la-meilleure-des-nations-du-premier-coup-ça-c'est-super-bien-joué-ça-quand-  
même !

Nation ma nation C'est sûrement parce que t'es la vraie meilleure des nation ! »<sup>3</sup>



## Fontaine narrative

La narration est un moyen de produire un double du réel afin de le raconter, afin de le saisir, d'en comprendre les subtilités, de le rendre formel : de lui donner une forme. La narration c'est le cadre, c'est l'optique du télescope : « si rien avait une forme ce serait cela »<sup>4</sup> disait Victor Hugo quand un ami astronome lui faisait regarder le ciel nocturne dans sa lunette : l'infini entouré d'un cadre. L'insaisissable compris.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous raconter des histoires, de créer des narrations pour saisir le réel insaisissable. Quand je regarde ce banc en pierre devant moi : je me fabrique une

<sup>2</sup> *Nouveau Testament* : Mathieu 19:14

<sup>3</sup> Romain Nicolas, *L'Hisroire de la résistance de Ruffart et des autres*, En Acte(s) Éditions (2018)

<sup>4</sup> Annie Le Brun *Si rien avait une forme ça serait cela*, NRF.

narration. Il ne s'agit en aucun cas d'un banc en pierre. Il ne s'agit d'abord pas d'un banc mais d'un bloc de pierre. Le « banc » c'est la narration que je me raconte pour saisir ce réel fluide. J'ai besoin d'eau seau pour tenir de l'eau.

Dire de cette roche qu'elle est un « banc » c'est la considérer en tant que moyen. Et cette considération en tant que moyen pour moi n'existe que de mon point de vue d'humain. Jamais un extraterrestre débarquant sur terre et voyant ce « banc » ne dirait « ceci est un banc ». Un chat ne nomme pas le banc « banc » et le « banc » n'est pas un banc pour le chat. Ce objet n'agit en rien en tant que banc. Les bancs n'existent pas.

Le concept de « banc » posé ici, c'est une couche ajoutée sur le réel.

C'est un code, un filtre pour l'identifier.

Sur les cockpits des chasseurs de combat on projette en temps réel des informations sur l'altitude et l'inclinaison de l'appareil ainsi que tout un tas d'informations permettant au pilote de mieux comprendre les reliefs qui se présentent à lui et la façon dont se comporte son appareil. Il s'agit d'une « réalité augmentée » avant l'heure, d'une couche ajoutée au réel. Cette couche, c'est une forme de double.

Mais alors, c'est quoi le réel, Romain ?

Alors ça, je n'en sais rien. Ce dont je suis sûr c'est que, pour ce banc en pierre, le bloc de pierre n'est pas le réel non plus.

Quoi ?!

Oui. Ce « bloc de pierre » n'est pas non plus un bloc de pierre. Le nommer « bloc de pierre » c'est déjà l'assigner à une taxinomie préétablie. Nommer la pierre « pierre » c'est lié à une narration – c'est même, tout court, de la narration. Notons au passage que le mot « pierre », comme le mot « banc », ou le mot « mot », n'a aucun sens. Le mot « pierre » est lié à une classification qui séparerait les minéraux des végétaux et les végétaux des animaux, ou autre. Mais il est également lié à la langue française en tant que narration. C'est parce qu'on est d'accord pour dire que « pierre » signifie « pierre » que « pierre » signifie « pierre ». Parce qu'en réalité « pierre » ne signifie pas plus « pierre » que « chameau » ou « brhaulugz ».

C'est parce qu'on est d'accord là-dessus qu'on parle la même langue. Vivre dans le même espace langagier c'est vivre dans le même espace narratif. La rouages de la blague « Chocolatine » et « Pain au chocolat » sont en partie constitués du fait de pointer du doigt cette narration (et également des questions identitaires régionalistes).

On vit dans un même espace narratif en cela que nous utilisons certains codes narratifs qui sont identiques ou proches. Pour un anglophone, une « pierre » n'est pas une pierre. Mais « a rock » est une pierre – enfin... pas totalement, pas exactement... disons plutôt que pour l'anglophone, « a rock » est « a rock ». « Pierre » et « rock » ne recouvrent pas les mêmes réalités – d'où la difficulté des traductions.

Bon. Mais alors si on dit que c'est un bloc de Fe<sub>2</sub> ?

Pareil ! Vous pourrez être aussi précis que vous le voudrez, ce bloc d'atomes sera toujours décrit par une narration (De même que le concept de « bloc ». Car la narration n'atteint pas que le langage mais également les concepts et tous les autres trucs). Et même si vous le montrez du doigt en déclarant « ça », et même si vous ne faites que le montrer du doigt : Vous participez, il participe, votre auditeur participe, à la narration de la séparation des choses.

Séparer les groupements d'atomes les uns des autres c'est déjà se raconter des histoires : pourquoi le banc serait-il séparé du sol ? N'y a-t-il pas pourtant une continuité ? Le fait qu'on puisse déplacer

les choses, n'est-ce pas déjà une illusion en cela que les choses restent liées par l'espace ? Et l'air ne nous lie t-il pas entre nous et aux arbres ? Vous comprenez déjà la complexité de la chose. S'extraire d'un rapport de narration au monde est impossible. C'est que nous ne le percevons que par ce filtre. Et ce n'est ni grave, ni mal.

Il n'y a que des narrations.

Partout.

Toutes complexes et toutes identiques : L'histoire de la séparation des choses, celle de la classification périodique des éléments, celle de Gilgamesh, et celle du dernier fait divers, du petit Grégory ou de mon téléphone que j'ai perdu derrière le canapé, sont de la même teneur : des moyens de comprendre et communiquer le monde.



## **Réactualiser l'œil**

L'espace culturel dans lequel nous évoluons nous donne des éléments à partir desquels des visions dominantes s'établissent autour d'un objet (le Japon, le Sud-Ouest, les Ouvriers spécialisés en pièces auto, etc). Ces visions dominantes varient en fonction des milieux sociaux et culturels. Mais nous allons parler d'une vision dominante pour simplifier la réflexion.

De cet ensemble d'images et d'éléments qui constituent la vision dominante de l'objet, nous produisons notre propre vision. Cette vision, c'est un double du réel. C'en est une image. Elle n'a rien de réel. Mais nous la prenons pour vraie.

Quand et si nous allons au contact de l'objet culturel en question alors notre positionnement compte absolument dans notre expérience. Il y a deux positionnements possibles.

Le premier est celui qui est le nôtre par défaut. C'est à dire qu'il n'y a besoin d'aucun effort pour le maintenir en place. C'est le positionnement qui vient valider nos hypothèses de départ. C'est celui qui affirme que le réel est bien identique à notre vision. Le réel et le double que nous avons construit se superposent et sont les mêmes. La carte correspond au territoire en tous points.

Le second positionnement est bien plus complexe à maintenir. A chaque instant il nous échappe au point que si nous voulions, durant tout notre voyage, le maintenir en place, cela nous demanderait un effort constant. Il est comme un chariot rempli de pierres que nous tirerions pour monter une montagne. Ce positionnement, qui est sans cesse remplacé par l'autre et qu'il nous faut toujours réactualiser, c'est celui qui vient à chaque instant tenter d'invalider ses propres hypothèses. Si à chaque instant j'essaie de démontrer que ce que je crois (que le Japon est le pays du manga, que les japonais adorent les hentai de tentacules, que les japonais sont polis, etc) est faux, alors seulement, je suis véritablement dans la découverte de la complexité. Certaines des choses qui étaient des affirmations issues de l'idéologie dominante vont se révéler vraies (les japonais sont en effet polis) mais pourront être nuancées (ils sont polis non pas par politesse mais par peur d'être humiliés à leur tour) voire même annulées (désolé pour le tentacle porn) et remplacées par d'autres choses (certains d'entre eux sont putain de malpolis). Ce qui est certain c'est que la complexité du réel n'en deviendra que plus forte. La carte n'est pas le territoire. Le réel sera toujours plus fort que tout ce qu'on peut se raconter – mais il faut le laisser rentrer.

## *Sur Jérusalem*

Le second positionnement est le plus difficile mais le plus intéressant pour nous en tant qu'analystes, penseurs, réflexes, et voyageurs. Il s'agit en réalité de suivre l'ancien adage : écrire c'est apprendre à penser contre soi-même.

En réactualisant constamment notre œil, en tentant d'invalider nos hypothèses, en essayant de rendre justice à la complexité du réel, nous pouvons rendre justice aux populations, aux cultures, aux territoires.

Mais ce trésor qui est à notre portée pose une condition inaliénable : lorsque nous rentrons au pays et que nous racontons nos exploits à nos compères, il nous faut absolument éviter un danger terrible. C'est le plus grand des dangers, le plus fourbe et le plus destructeur, celui qui renverse le pot au lait : la tentation de raconter.

Ulysse rentre du royaume des immortels, des îles où tout pousse sans labour ni semailles, des terres des cyclopes sans assemblées. Il se retrouve devant le dernier péril et le plus grand de tous : son propre palais, le monde des mortels mangeurs de pains, des cultivateurs et des organisations politiques, livré au désordre et au chaos.

Les prétendants et les rivaux sont là, présents de toutes parts. Seul le chien qu'il avait nourri et soigné le reconnaît du premier coup d'œil. Ce chien rongé de tiques, vieux et malade c'est le palais rongé par le désordre qu'Ulysse avait laissé ordonné. De ce chien, il doit s'en détourner sous peine d'être démasqué. Il doit abandonner le fidèle compagnon du passé, les idées qui l'accompagnaient avec fidélité. Il doit abandonner tout ce qui faisait de lui celui qu'il était pour ne pas être reconnu et ainsi pouvoir renaître roi à nouveau.

Cette vie qui était la sienne, son voyage l'a détruite, l'a réduite en lambeaux, l'a rongée, l'a désordonnée. Tout est ravagé, mis à sac, ruiné. Devant le champs de ruine qui s'ouvre devant nous alors que faire ? Exactement comme Ulysse, il nous faut nous détourner de ce chien qui nous avait tant accompagnés – malgré toute la cruauté de cet acte – si nous voulons pouvoir vivre et ramener l'ordre dans le palais, si nous voulons pouvoir le reconstruire à partir de ses cendres et de ce que nous avons ramené dans nos sacoches. Si notre monde n'est pas un tas de ruines après notre voyage, c'est que nous nous sommes perdus en route. Ou plutôt, que nous ne nous sommes pas perdus en route. Si nous sommes toujours avec le même nous-même, fidèle à nous-même. Rien de plus terrible alors. Ce nous-même, il nous le faut abandonner sur le bord de la route pour pouvoir s'en construire un autre. « Cornegidouille! nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines! Or je n'y vois d'autre moyen que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés. » affirme Ubu après avoir tout détruit.

Nous devons détruire ce nous-même avec joie et rentrer au pays fâchés avec tous ceux qui y sont restés. Ulysse c'est Odysseus. Ce nom lui est donné par Autolykos qui le forge à partir du terme audussao, se fâcher. Ulysse rentre au pays fâché, en guerre contre tous les prétendants, contre les traîtres, contre les servantes qui couchent avec eux, etc.

Et nous aussi, nous devons rentrer en guerre – que ce soit contre les injustices, les images dominantes, ou le nous-même que nous avons laissé. Alors, et seulement alors, il s'agira de détruire tous les prétendants. Bandez votre arc que nul ne pouvait tendre sauf vous. Transpercez de flèches ces images de vous-même et ces idées qui habitaient votre palais intérieur, volaient vos richesses, mangeaient votre pain, buvaient votre vin et détournaient vos impôts comme des parasites. Affirmez : CHIENS, VOUS NE PENSIEZ PAS QUE J'ALLAIS REVENIR CHEZ MOI DU PAYS DES TROYENS, ET VOUS DESOLIEZ MA MAISON, ET VOUS COUCHIEZ PAR FORCE AVEC MES SERVANTES,

ET, MOI VIVANT, VOUS RECHERCHEZ PAR RUSE MA FEMME (...). MAINTENANT POUR VOUS TOUS L'HEURE DE LA MORT EST FIXEE. Et pensez : CHIENS, VOUS NE PENSIEZ PAS QUE JE FERAIS UN TEL PAS DE CÔTE ET QUE J'EN DEVOUVRIRAIS QUE DEPUIS TOUT CE TEMPS VOUS DESOLEZ MA MAISON, VOUS PISSEZ DANS MON CERVEAU, ET VOUS TENTEZ DE VOUS INSINUER MERDIQUEMENT DANS MES REFLEXES DE VIE !? MAINTENANT POUR VOUS L'HEURE DE LA MORT EST FIXEE !

Retrouvez votre position de roi, en éliminant tous vos rivaux.

C'est ça, le voyage véritable.

C'est ce vers quoi nous devons tendre : un trajet vers le pas de côté. Un moyen de regard à soi. Une armurerie anti-auto-assignement. Une guerre contre soi-même.

Une mise à sac de son palais intérieur pour le reconstruire.

Et, dans l'idéal, courir vers un voyage infini.



## **Le Voyage infini**

Le voyage infini est une utopie. Il n'y a pas de voyage infini. Nous devons tendre vers le voyage infini. Je m'explique :

Nous devons traverser la vie comme une terre étrangère toujours renouvelée étrangère.

Nous devons traverser l'existence avec cette position, ce pas de côté, ce regard de biais anti-biais de confirmation, ce regard de biais qui nous permet de l'aborder à chaque fois neuve et dé-filmplastiquée, ce regard de remise en cause de nos propres hypothèses.

Nous devons traverser le réel en nous rappelant à chaque instant qu'il n'y a pas de double, que les fantasmes que nous avons projetés à sa surface ne sont que des fantasmes et que A est toujours et sera toujours égal à A.

Chiens, vous ne pensiez pas que j'allais revenir chez moi du pays des troyens ! Et vous désoliez ma maison et vous couchiez par force avec mes servantes et vous tentiez de vous insinuer merdiquement dans mes réflexes de vie ?!

C'est une vie de mouvement que doit être la nôtre. Une vie de mouvement qui nous change en mouvementeur. Le réel est terrifiant. C'est un chaos terrible. Mais doubler le réel c'est simplement mettre une patine d'ordre sur le chaos. Non seulement elle ne change rien à l'essence chaotique du monde, mais en plus elle la cache. Mettre un tapis neigeux sur un glacier n'empêche personne de tomber dans les crevasses. Au contraire, les crevasses deviennent invisibles. Pour peu qu'on soit tête en l'air on ne se rend même pas compte qu'on est déjà tombé.

Il faut à chaque instant quitter le palais pour y re-rentre et y découvrir les traîtres. Chaque instant doit être un pas de côté dévoilant.

Le voyage infini est l'état de voyage. Il n'y a pas besoin de partir loin pour partir. Partir c'est s'éloigner de son quotidien. Explorer Jérusalem, regarder les us et coutumes des juifs orthodoxes, c'est en réalité s'exercer à regarder nos propres us et coutumes comme un étranger. Les us et coutumes des juifs orthodoxes ne m'intéressent absolument pas. En revanche, depuis mon poste d'observation où je regarde les juifs orthodoxes, en réalité, je regarde la France. En réalité je

regarde mes propres us et coutumes. L'état de voyage, c'est l'état de regarder de loin en regardant par ailleurs. C'est poser deux objets côte à côte pour qu'ils s'éclairent l'un l'autre.

Aujourd'hui je le déclare, il nous faut rentrer dans l'état du voyage perpétuel. Le voyage infini. Cet œil aiguisé, critique, moqueur, distant, incompréhensif, relativiste, décortiquant, il nous le faut toujours avoir actif. Il nous faut à chaque moment décortiquer ce réel qui vient nous affronter et éclairer son idiotie.



## **L'Idéologie néolibérale du voyage**

Ce voyage infini n'a rien à voir avec l'idéologie néolibérale du voyage telle que vendue par le Spectacle – comme si c'était un produit. Pour mieux y comprendre ce qu'est cette idéologie, regardons Herbert le pervers :

« Certains diront qu'Herbert le pervers n'a vraiment pas profité de sa première semaine japonaise. Sachez donc deux choses qu'il faut savoir : Herbert le pervers vole au dessus des nids de haineux dans votre genre. Votre idéologie néolibérale du voyage ne l'intéresse pas. Enfin... Si. Elle l'intéresse. Et même :

*DE QUOI ?! QU'J'AI PAS VU PLEIN DE TRUCS QUE J'AURAIS DU LES VOIR !!?? HA !! – et voilà, vous avez réveillé Herbert le touriste – AH MAIS PAS POSSIBLE ! VIENS TOSHIRO ! IL NOUS FAUT TOUT DE SUITE ALLER VISITATIONNER DANS L'IMMEDIAT L'INTEGRALITE SANS QUOI NOTRE VIE EST FICHUE ET MINEE PAR UN MILLIARD DE REGRETTLEMENTS QUI VONT ETRE COMME UN CHOEUR DE MINES QUI SERONT PARTOUT SUR LE CHEMIN DE MA MIENNE EXISTENCE CE QUE FOIRERA QU'A TOUTES LES CHACUNES FOIS QUE QUOI QUE CE SOIT DE D'AUTRE QUE A MOI M'Y FERA PENSER A MA MIENNE VIE AU JAPON COMME TOILE DE FOND ALORS JE SERAI COMME UN MORT QUI MARCHE SUR UNE MINE ET MA MIENNE PERSONNE EN SERA DETRUIE !!! Car regarde ! Je n'aurai pas ajouté à la petite collection des passés tout un tas de passés possibles que j'aurais pu passer plutôt que de présenter des présents réguliers ! Ah ! Toshiro ! »*

Nous ne sommes pas les partisans d'une collection de passés, de souvenirs. Nous préconisons un voyage au présent. Et ce voyage au présent peut se présenter sous la forme de toutes les intensités : de la sieste intégrale couvrant toute la journée à l'excitation la plus grande. Le voyage n'est pas un amassage d'éléments à montrer à ses amis lors de quelques dîners. Le voyage est un état de la pensée comme active.

Il ne s'agit donc pas d'amasser comme on amasserait des richesses. Il ne s'agit donc pas non plus de consommer tout à coup un maximum, une boulimie des événements, comme si la fin du voyage était la mort de l'individu voyageant.

Non.

Vis-à-vis de la mort nous avons quelque chose à dire : une anecdote ; en fait, un conte philosophique.

Un chirurgien du cerveau découvre qu'il a une tumeur dans le crâne. Il ne lui reste qu'un an à vivre. C'est incurable. Il panique donc : qu'est-ce que je vais faire de ma vie ?! Comment dépenser le temps qu'il me reste !? Et tout un tas d'autres questions métaphysiques. Résultat : il

Il passe six mois chez lui à angoisser et à ne rien faire d'autre. Il ne lui reste plus alors que six mois à vivre. Il finit par se demander : et si je dépensais mon argent de côté pour faire un tour du monde ? Pas idiot. Il a les moyens, il est chirurgien. Mais, alors qu'il est sur tripadvisor ou trivago ou airBnB ou autre, il se rend compte que non. Que s'il fait ça, sa vie d'avant se révèle alors n'avoir eu aucun sens. S'il, alors qu'il va mourir dans six mois, change son mode de vie, alors c'est que la façon dont il a vécu avant n'était pas bonne. Il n'aurait donc pas vécu sa vie telle qu'il aurait dû ? N'a-t-il pas vécu une « vie juste » ? Car au final, il connaît sa date de mort mais, quand il ne la connaissait pas, rien ne lui indiquait non plus qu'il n'allait pas mourir le mois suivant. Alors, se fait la révélation : il devait faire ce qu'il avait toujours fait. Il devait vivre tel qu'il avait considéré que sa vie était juste. Sinon, c'était l'enfer, c'était le signe que sa vie n'était pas une vie qui mérite qu'on la vive ou qu'on la traverse. Ça signifiait que sa vie n'avait pas de valeur. Ça signifiait qu'il avait passé le plus clair de son temps (à quarante ans, avec juste six mois qui restent, ça fait 80% de sa vie) à faire quelque chose qui n'en valait pas la peine puisque, au moment de la conscience de la mort, il abandonnerait directement cette chose pour en commettre une autre, radicalement différente. Et après réflexion, il s'avérait que pour lui, la vie juste c'était bien celle qu'il avait menée jusque-là. Le chirurgien continua alors à pratiquer la chirurgie, à lire et à écrire (car il était également écrivain). Il s'avère qu'entre-temps on a trouvé un moyen de le soigner. Mais c'est pas la question.



## **Souvenirs et essentialisme**

Notons au passage que l'amassage de souvenirs ou que, même, le simple fait d'avoir des souvenirs d'un voyage, est un piège terrifiant qui nous menace tous. Je ne dis pas qu'il ne faut pas des souvenirs. C'est très bien les souvenirs. C'est comme la couleur des chaussettes du président de la chambre des députés ou les cadeaux dans les boîtes de céréales. Je suis un peu indifférent à la question. En revanche, leur utilisation, elle, est dangereuse.

Les souvenirs ont tendance à perdre dans nos esprits leur essence fragmentaire. Ils aiment s'agglutiner et tenter de former un ensemble cohérent ; un tout, une mélasse de souvenirs qui ferait bloc. Et pour faire bloc, ils ont tendance à supprimer tout ce qui pourrait leur donner un côté éclectique et délié. Au contraire, ils tentent de s'unifier, de se souder, de former une narration non explosée. Ils essaient non plus de fonctionner par le biais du « et » « et » « par ailleurs » « et aussi » mais plutôt sous le mode du « donc » « puis » « et alors du coup ». Et c'est un mouvement que nous aimons. Catastrophe intellectuelle.

Ne le nions pas, ça nous plaît et c'est plus facile pour s'en souvenir et pour le raconter. Mais en réalité c'est un agrégat délié. Un ensemble de flashes de sensations d'émotions de perceptions que nous modifions pour leur donner un sens, une signification et une cohérence d'abord individuellement – chacun pris à part – puis ensuite collectivement.

Au final nous nous retrouvons avec un beau voyage bien ficelé dans ses souvenirs, essentialisé, devenu cohérent et racontable – même si ce raconter est fragmentaire – il perd sa puissance à être un ensemble de blocs de réel et il devient un racontage du réel. Racontage du réel, oui, ce n'est pas grave. En tout cas ça ne serait pas grave que ça soit un simple racontage du réel si ce racontage était une œuvre littéraire suivant les principes du post-modernisme et de

l'œuvre ouverte d'Umberto Eco. C'est-à-dire si elle rendait justice à l'ambivalence, à la multiplicité et à la complexité des fragments tout en laissant ouverte l'interprétation des éléments qui sont présentés. Mais ce n'est pas le cas. Notre cerveau ne fonctionne juste pas comme ça.

Nous essentialisons. Nous disons « ils sont comme ça » « ils font ceci », etc. C'est là le danger des souvenirs : l'essentialisation.



## **Stuc**

Non-loin de la salle de spectacle Eichmann<sup>5</sup>, nous trouvons un muret semblable dans ses pierres aux autres murs et murets qui composent la ville – pas la vieille ville, ou en tous cas, pas que. Il n'y a rien de bizarre à trouver un muret dont les pierres de construction sont très exactement les mêmes que celles qui composent toutes les autres constructions de cette ville – à quelques exceptions près. Ça s'appelle l'urbanisme.

En effet.

Mais il faut noter que ces pierres sont d'abord des pierres qui donnent l'impression d'être « de taille ». Mais également qu'elles sont plutôt inégales. Elles créent une sensation d'ancien. Les alentours de la vieille ville s'accordent à cette dernière ; et l'œil distrait ou inexpérimenté pourrait très bien les prendre pour vraies ou pour plus anciennes qu'elles ne sont.

Mais le plus étonnant est ce qui suit. Parce que, oui, c'est déjà très bizarre de voir comment l'illusion de l'ancien, la fabrication de l'historique, se fait. Mais le plus étonnant de tous les moments s'est produit devant ce fameux muret dont je vous parle.

Ce muret était brisé.

Tout simplement.

Et alors ?

Et alors en se brisant, le muret nous laisse découvrir ce qui était caché. Le réel tel qu'il est et non pas tel que nous croyions qu'il était. Le réel A et non son double B.

Et de quoi il est fait ce réel ?

Ce muret à l'air ancien était fait d'un coffrage de ciment recouvert d'un fin parement en pierres qui donnent l'illusion de l'ancien. Comme les pyramides étaient des tas de cailloux, avec des creux dus aux effondrements internes – qui sont souvent pris pour des chambres secrètes avant d'être révélées comme juste des arches naturelles de roche créées lors des longs effondrements – et possédant, pour l'illusion de la perfection, un parement de pierres très bien ajustées ainsi qu'un pyramidion en métaux précieux. L'édifice qui nous semblait si parfait, une fois éventré nous apparaît alors n'être qu'un simple tas habillé<sup>6</sup>. Effroyable muret !

On pourrait alors se dire : cet État neuf veut se donner une histoire, une ancienneté, une légitimité. Il veut faire croire que ses constructions datent ! Mais ces lieux ont déjà une histoire, et une histoire bien plus forte et ancienne que des milliers d'autres villes.

Alors cette réflexion serait-elle, comme ce muret, recouverte de stuc, de parement ? Allez-

---

<sup>5</sup> Voir plus loin

<sup>6</sup> Pour plus d'informations voir entre autre la pyramide de Mykérinos, de Meïdoun, la pyramide G1a d'Hetepherès I. Voir aussi le très très accessible *Les Pyramides d'Égypte* de Jean-Pierre Adam et Christiane Ziegler.



vous me dire, comme une de mes compères de voyage : « Oui. En même temps c'est mieux que de faire comme chez nous avec du crépi moche ! » Et vous aurez raison. Pourquoi se priver de beauté ? Mais, ce que je voulais dire, c'est que l'histoire n'est pas un mur qu'il faut embellir mais plutôt des fondations à mettre à nu.



## **Traneses**

Nous entrons dans l'Église du Saint-Sépulcre. Devant nous, des femmes, principalement, frottent des tissus sur une pierre de marbre rose. Le brouhaha est immense. Nous les contourmons. Nous descendons des escaliers. Une procession chante et embrasse une pierre. Inscription : XP. Nous remontons. Nous voyons le Saint-Sépulcre, le dit « Tombeau du Christ ». La file d'attente pour y pénétrer fait tout le tour du bâtis. Ce qui est étonnant là-dedans, c'est que la seule véritable transe que nous pouvons voir n'est pas directement liée au tombeau du Christ (lieu de la résurrection – central donc) mais bien plutôt au niveau de la pierre de marbre rose. Les « traneses » ici, sont véritablement frénétiques. Elles sont à la limite de l'effrayant.

Qu'est-ce que c'est ? Pour comprendre il nous faut tenter nous aussi l'expérience. Il nous faut l'éprouver. Pour saisir cette transe nous devons nous aussi pénétrer le cœur de la transe.

Comment faire ? Je me saisis d'une pièce de tissus, mon t-shirt orange dans une matière spéciale qui pue quand on transpire mais qui chauffe énormément de chez Décathlon. J'attends qu'une place se libère et je m'agenouille. Je fais le signe de croix et je frotte mon t-shirt. Alors que je pensais que rien n'allait se passer, quelque chose point qui aurait pu jaillir. Mais aucun jaillissement n'a vraiment lieu. Je sentais pourtant que quelque chose pouvait se produire. Que tout est là pour que la presque transe advienne. Mais comment faire ? Observons.

Notons que, étonnamment, c'est la pierre, cette pierre, ce *rock*, où le corps du christ aurait subi sa toilette mortuaire avant d'être enseveli. Nous ne parlerons pas de l'historicité ou non de cette histoire et de cette pierre ici.

Observons donc, et ensuite, faisons comme. Imitons. Apprenons par le copiage. Faisons ce pour quoi notre cerveau s'est perfectionné durant des millions d'années. Je suis les masses de fidèles. Je n'ai pas besoin de convoquer mon imaginaire chrétien, il est déjà là. Je sais ce que les peintures signifient. Je sais ce que les formes, les voûtes, les étoiles, les dessins, les textes, les escaliers, les passages, les chapelles, représentent. Je baigne dedans.

Je n'ai alors plus qu'à éteindre mon œil critique à ce sujet. Je dois devenir non pas idiot aux choses mais plutôt naïf au monde. Je dois prendre sans filtre, sans zététique, sans regards de biais, sans pas de côté, ce qui advient. Tout est argent comptant. Je marche donc avec la masse et je descends les escaliers. J'arrive dans la cave où les processions procèdent. Je processe avec eux. Je m'inclue dans un groupe (des coptes ou des arméniens, je sais pas trop) et je fais la queueuleu en vue d'aller embrasser la pierre XP. Le prêtre en noir chante et tous les autres chantent. Je ne connais pas la chanson.

Je chante avec eux comme je peux. J'arrive à la pierre. Nous sommes filmés par un membre du groupe. Je m'agenouille, me signe et embrasse la pierre. Je me relève. Je marche. Je dois régulièrement désactiver plus mon œil. Mais l'acte est agréable à commettre. Je quitte le groupe

chanteur. Je circule dans la nef. Je me récite la seule prière que je connaisse en boucle afin d'éteindre toute autre pensée. *Agnus dei qui peccata mundi dona nobis pacem*<sup>7</sup> (sic. L'erreur n'était pas volontaire. Mais a posteriori elle est très drôle dite dans le Sein des Saints des catholiques dans leur langue préférée en plus – Irai-je en enfer ? Je ne suis pas Blaise Pascal). Je fais le tour de l'église de l'intérieur et je passe devant le Saint-Sépulcre. Je m'approche de la pierre. Je m'agenouille. Je déplie mon t-shirt. Je récite mes prières. Je frotte le t-shirt. Je fais des mouvements de va-et-vient comme un raboteur de cailloux. Et, en effet un état proche de la transe me prend à ce moment-là.

Comment expliquer ça ?

La montée de la charge intérieure, de l'intensité, par les chants et la prière, par l'espace parcouru traversé, par les allers-retours, par l'intensité de ce que les autres vivent autour, par le bruit, par les odeurs. La répétition entêtante de la phrase de prière. La répétition dans le corps d'un geste simple. (Étude possible du mouvement bizarre que font certains juifs durant la prière ?)

Il ne faut pas tirer de conclusions hâtives. Ce que je vais dire est faux mais mériterait d'être plus profondément étudié : pourquoi y a-t-il tant de transe à l'endroit de cette pierre anecdotique et si peu au Saint-Sépulcre ? Le corps ? L'investissement du corps ? L'investissement du corps à l'endroit ou le corps du Christ aurait vraiment eu un rapport à son propre corps absolument humain (toilette mortuaire) ?



## Homo plus blanc que blanc

Une fois que j'ai eu annoncé à mes compagnons de voyage que j'avais frotté mon t-shirt orange en matière bizarre de chez Décathlon, l'une d'entre eux me signala qu'à présent il ne fallait plus le laver.

Sur le coup ça m'a paru évident. On ne lave plus un t-shirt porté ou touché par Kurt Kobain. Mais alors, si le fait de laver le linge béni lui fait perdre ses vertus, c'est que la bénédiction, que l'esprit saint, que le contact par pierre interposée avec le corps sacré de Dieu est moins puissant qu'un produit ménager.

Donc, le véritable dilemme est :

Soit Dieu est plus puissant que le produit ménager – qui n'est qu'un produit de consommation, lui – et donc nous n'avons aucune raison de craindre de laver les tissus bénis.

Soit le produit ménager est effectivement plus puissant que Dieu – qui n'est pas un produit, lui – et donc nous avons raison de penser comme ça. Il ne faut, en effet, pas laver les vêtements bénis sous peine de leur faire perdre leur bénédiction.

Mais Dieu et sa parole est créateur du monde, il est tout-puissant, et ce n'est pas un agencement chimique banal qui pourrait mettre en péril les miraculeuses traces de ses très saintes

---

<sup>7</sup> *Agneau de dieu, qui est le pécher du monde, donne nous la paix.* (sic). Le véritable texte de cette prière est : *Agnus dei qui, tollis peccata mundi, miserere nobis. Agnus dei qui, tollis peccata mundi, miserere nobis. Agnus dei qui, tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* Soit : *Agneau de Dieu, qui retire les péchers du monde, prends pitié de nous. Agneau de Dieu, qui retire les péchers du monde, prends pitié de nous. Agneau de Dieu, qui retire les péchers du monde, donne nous la paix.*

sécrétions post-mortem.

Non ?

Car si au contraire le lavage à la machine fait perdre son aspect miraculeux au tissu béni par le contact via contact interposé supposé avec le cadavre post-mortem de Dieu, alors c'est que les sacro-saintes sécrétions post-mortem ont beau être magiques, elles ne sont et n'ont les caractéristiques physiques que de sécrétions post-mortem normales.

Qu'en est-il, Seigneur, de vos sécrétions ?



## **Historicité des lieux saints**

Comment se fait-il que les gens ne se rendent pas compte de la non-historicité des « lieux saints » ?

Par non historicité, je veux dire en fait que ces lieux, justement, sont pris dans l'*hi-story*, sont des constructions réelles et fictionnelles (stories) qui datent de périodes antérieures aux événements qui auraient dû s'y dérouler.

Le Saint-Sépulcre par exemple : Si c'est le tombeau du Christ alors que dire de l'empereur Hadrien qui, autour de 130 après Jésus-Christ, fait aplanir la zone sur laquelle se trouve l'église du Saint-Sépulcre pour construire un forum et un temple dédié à Jupiter Capitolin ? Que dire de la révolte de Bar Kokhba (132-135), la seconde insurrection des juifs contre les romains (notamment à cause de l'interdiction de la circoncision – révolte menée par Shimon Bar Kokhba – considéré un temps comme le messie des juifs par certains de ses contemporains) et en réponse de quoi les romains rasèrent intégralement Jérusalem ?

C'est l'empereur Constantin (converti au christianisme en 313) qui installe des églises chrétiennes sur des lieux *supposés* être importants dans la vie de Jésus. Il fait donc construire l'église du Saint Sépulcre à la place d'un temple de Vénus (construit à la même période que le fameux temple de Jupiter Capitolin) qui est détruit pour l'occasion. – Il existe plusieurs versions qui racontent pourquoi Constantin a choisi cet endroit pour la construction du lieu. La moins fantaisiste (n'incluant pas de miracles magiques) est : le lieu est situé au centre de la ville, ce qui est quand même plus classe que faire ça dans les collines ou le désert ; détruire un édifice païen pour construire une église à l'occasion de la conversion de l'empereur est également un symbole politique puissant. – Sans parler des constructions successives de l'église et les reconstructions et ajouts autour et sur le Saint-Sépulcre même.

Même combat : La pseudo-tombe de la mère de Jésus – le sépulcre de Marie – est elle aussi dénué de toute historicité. Selon les *Actes de Saint-Jean* écrits par Lencius entre 160 et 170, l'apôtre Jean, très très vieux, serait parti à Éphèse avec Marie. Mais Denys l'Aéropagite écrit à l'évêque Titus en 363 que, selon la tradition locale à Jérusalem, le tombeau de Marie serait située à Gethsémani.

La première mention d'une église sur le « lieu » du « Tombeau de la Vierge » date de 395.

## Sur Jérusalem

C'est dans le *Bréviaire de Jérusalem*, où il est dit que le « Tombeau de la Vierge Marie » serait situé « Dans la vallée de la basilique de Sainte-Marie ». C'est sous le règne de Constantin (après 313) qu'est construite cette première église du Sépulcre de Sainte-Marie. En 1972 des archéologues découvrent que l'église est bien construite sur un cimetière du premier siècle. Mais aucun site de culte chrétien (pas même le Golgotha !) n'est attesté avant le IV<sup>e</sup> siècle (par « site de culte » on entend également grotte ou autre endroit n'étant pas une « église » comme on les connaît).

Enfin, il faut garder à l'esprit que ces lieux sont bâtis en s'appuyant sur les évangiles. Les évangiles qu'ils soient canoniques (Mathieu, Marc, Luc et Jean) ou apocryphes (Jacques, Thomas, Nicodème, Pilate, Pierre, André, Barnabé, Jacques, Jean à Rome, Paul, Philipe, Pierre et Paul du Pseudo-Marcellus, Pierre et les douze apôtres, Thadée, Arabes de l'enfance, Arméniens de l'enfance, Gamaliel, Judas, Secret de Marc, Lettres de Jésus-Christ sur le dimanche, Protévangile de Jacques, Barthélémy, Livre de la résurrection du seigneur) dateraient en moyenne de 170 après Jésus-Christ.

Il semblerait pourtant que l'évangile de Matthieu s'inspirerait de la grande révolte juive de 66-73, de la source Q (recueil hypothétique perdu de paroles de Jésus de Nazareth) et de l'évangile de Marc (qui serait un peu plus antérieur puisqu'il daterait des années 60-70 ; soit 30 ans après les événements).

L'évangile de Jean serait non pas écrit par un auteur mais par une école. L'école Johannique. Avec relecture et travail collectif.

Bon. Donc, on est dans le storytelling dont on parle depuis le début. Ça serait intéressant pour le spectacle de se servir de ces quarante évangiles pour les moments JC.

Il faut garder en mémoire plusieurs choses devant ces constructions idéologiques, ces fabrications propagandistes du passé. Tout d'abord : il ne faut pas prendre ces textes pour des écrits religieux. Ce sont avant tout des travaux politiques, des outils idéologiques créés entre deux révoltes juives contre les romains.

Les églises ont tendance à effacer ces éléments qui permettent de recontextualiser ces écrits de la même façon que les musées de Jérusalem ou du Japon évitent de contextualiser ou d'être trop précis sur certains éléments historiques (colonisation de la Corée, Guerre sino-japonaise, colonisation de la Palestine, invasion de la vieille ville, guerre des six jours, etc) – ce sont des outils idéologiques. Secondement :

«Quand le faux devient vrai, le vrai lui-même n'est plus qu'un mirage.

*Quand le néant devient réalité, la réalité à son tour bascule dans le néant.»<sup>8</sup>*

*«La Vérité doit être dite, le monde dût-il en voler en éclats.»<sup>9</sup>*

En jouant avec le vrai et le faux, en brouillant les pistes, en nous faisant tolérer le flou entre symbolique et littéral, entre historicité et mythologies fantaisistes, l'Église, l'Idole, est devenue comme le Bloom de Tiqqun.

L'idole est devenue comme l'hôte le plus inquiétant, celui qui de simple convive est passé maître de maison. Et d'un simple jeu, le jeu se renverse et l'ancien détenteur du sérieux devient la marionnette. Et la marionnette obtient le monopole du sérieux ; de ce qui compte.

<sup>8</sup> Inscriptions qui figurent de part et d'autre de l'entrée du « Royaume du rêve et de l'illusion immense » d'après *Le Rêve du pavillon rouge*.

<sup>9</sup> Fichte cité par Nietzsche dans *Aurore*.

## Sur Jérusalem

Brûler un Coran est un acte grave. Tuer au nom du Coran ne l'est pas. Briser une icône est offensant pour des milliers. Frapper un inconnu et la multitude ne s'en émeut pas. Les touristes chrétiens qui défilent à l'église de la nativité sont prêts à se battre entre eux pour ce morceau de pierre. Combien d'entre eux se jetteraient sur moi et me mettraient à mort dans l'instant si je chiais sur l'étoile de la nativité dans la grotte sous l'église ? Combien d'entre eux ont juste jeté une pierre sur le mur illégal qu'ils franchissent et qui affame les habitants de Bethléem ?

*« La signification politique et morale de la pensée n'apparaît que dans les rares moments de l'histoire où « tout partant en miettes, le centre ne peut plus être le soutien et la simple anarchie se répand par le monde » ; où « les meilleurs n'ont plus de conviction, tandis que les médiocres sont pleins d'une intensité passionnée ». A ces moments cruciaux, la pensée cesse d'être une affaire marginale aux questions politiques. Quand tout le monde se laisse entraîner sans réfléchir par ce que le nombre fait et croit, ceux qui pensent se retrouvent comme à découvert, car leur refus de se joindre aux autres est patent et devient alors une sorte d'action. »<sup>10</sup>*



## Syndrome de Jérusalem

*La très-sainte Pauvreté* - Ultimement dépossédé, dessaisi de tout, muettement étranger à son monde, ignorant de soi-même comme de ce qui l'entoure, le *toxico* habillé en Christ somnole sur les marches du Saint-Sépulcre. Il est la réalisation au cœur du processus historique, et dans toute sa plénitude, dans son ampleur proprement métaphysique, du concept de Pauvreté.

Du concept de pauvreté ou bien du concept de misère ?

Misère n'est pas l'inverse de richesse. Cet homme, ce « toxico » est peut-être très riche. Et la Richesse peut être une forme particulièrement grossière et embarrassante de la misère.

La Pauvreté constitue un état de perfection, à l'opposé de la misère, donc, qui désigne un état d'absolue dégradation.

Qui est cet homme sur les marches ?

Quel est son parcours ?

Comment en arrive-t-on à cette situation ?

Depuis combien de temps est-il là ?

De quoi vit-il ?

Où vit-il ?

Son air désabusé condescendant compréhensif pardonne-les-ils-ne-savent-pas-ce-qu'ils- font qui regarde les touristes comme des animaux mignons quand ils lui demandent s'ils peuvent le prendre en photo me dégoûte. C'est à cet air que je m'imagine à quel point il fait ça pour lui et son plaisir personnel. Il est comme ces gens qui partent faire du volontariat bénévole en Afrique avec les enfants morts de faim : un égoïste qui prend son petit plaisir. S'il ne faisait que ça, ça ne serait rien. Mais il s'affiche comme altruiste alors que cet altruisme est un pur satisfactionnement de ses petits désirs personnels et un remplissage de son ego.

Où alors est-il sincère ?

---

<sup>10</sup> Hanna Arendt, *Considérations morales*.

## Sur Jérusalem

Cet homme-là est un Christ historique. Il est un homme déguisé en Christ. Il est déguisé car il porte une robe blanche. Il porte une robe blanche, une forme de tunique. Il a une corde autour de la taille, des cheveux longs et une barbe. Il ressemble à un Christ blanc traditionnel. Il est déguisé en l'image du Christ contemporain. Un Christ contemporain qui n'a rien de contemporain. Un Christ tel qu'aujourd'hui il est représenté : représenté comme historique. Représenté comme s'il avait vraiment existé. Représenté comme s'il avait vécu en Judée au 1er siècle. Représenté ainsi, oui. Mais représenté blanc, représenté dans un costume judéen fantasmé. Représenté fantasmatiquement historique ; pseudo-historiquement. C'est donc un Christ historique qui n'a rien d'historique. C'est un Christ paradoxal.

Il n'est pas un Christ.

Il voudrait être un Christ.

Il n'en est pas un.

Jusqu'à très récemment, le Christ était représenté dans le costume du lieu et de l'époque où il était représenté ; et les autres personnages l'étaient également. Les romains portaient des armures médiévales quand représentés par des peintres médiévaux. Ce n'était pas par ignorance des costumes du premier siècle. Un Christ contemporain porterait un t-shirt et un jean ou autre. Il s'agirait d'un homme d'aujourd'hui, pas d'un homme déguisé en homme du passé.

Cet homme, ce pseudo-Christ, cette tentative biaisée de Christ historique, n'a rien d'un Christ et son expérience n'est pas intérieure. S'il vivait une expérience réellement intérieure et personnelle, aurait-il besoin de se déguiser ainsi ? Aurait-il besoin de lancer des regards compatissants et des sourires tristes à l'entour ?

Non.

Ce Christ est en représentation.

Cet homme est une part du Spectacle. Le Spectacle le pousse à singer une image d'un Christ. Mais il est autant Christ que les centurions devant le Colisée aujourd'hui sont des gradés de l'armée romaine. Il vit une expérience purement extérieure. Il a été dépossédé de son intériorité par le Spectacle. Il ne peut s'envisager pour être un Christ qu'en tant que représenté en Christ.

Les femmes qui frottent leurs tissus vivent une expérience intérieure infiniment plus puissante que lui. Il est dépossédé de son expérience. Il ne peut pas la vivre, il ne peut que la montrer. Elles, elles ne montrent rien. Ou pas encore. Peut-être montreront-elles le tissu plus tard. Elles ne sont pas parfaites. Mais actuellement elles sont dans l'acte pour elles et par elles réalisé acte. Elles sont tournées vers leur monde intérieur absolument. Pour avoir tenté l'expérience, bien que la mienne ne fut que très très très très partielle, j'ai bien senti qu'il n'était pas là question de Spectacle. La chose est faite en soi, pour soi, pour un rapprochement d'avec un divin – une transcendance.

Mais lui, ce pseudo-Christ, n'est qu'un Mickey du Saint-Sépulcre. On voit bien le costume. Le personnage *Mickey*, lui, vit des aventures. Le Mickey de Disneyland n'en vit aucune. Il n'est là que pour donner le signe, pour représenter l'image du Mickey vivant des aventures. Pour donner corps à ce Mickey aventureux, il faut un Mickey inapte à s'aventurer, il faut un Mickey purement représentation. *Mickey*, le véritable, n'a que faire d'être regardé. Son enjeu n'est pas là. Son enjeu va être de sauver Pluto ou de niquer Minnie. Mais le Mickey de Disneyland n'a rien de tout cela. Son enjeu à lui est simplement d'être photographié. Son enjeu est d'être pris, absolument, dans le Spectacle.

Le spectacle de la mort du Christ est un spectacle. Mais le Christ est victime de ce spectacle. Ce n'est pas lui qui prend la décision d'être condamné et arrêté. Il sait que ça va avoir lieu, il doute,

il s'y résigne. Mais il ne le fait pas pour le Spectacle. Le spectacle doit avoir lieu, comme le spectacle des électrocutions dans certaines parties des Etats-Unis d'Amérique. Le condamné est mis en posture d'être vu, d'être spectacle. Si alors il sort des bons mots, « messieurs les anglais, tirez les premiers » ou bien « je te le promets, tu seras le premier avec moi au paradis » ou bien « ça sent le roussi », ce n'est pas tant par spectacle que par dénonciation du Spectacle – même si cette dénonciation même est immédiatement récupérée par le Spectacle. Ce n'est pas tant par spectacle que par, peut-être, défi, ou désespoir, ou nécessité de parler, ou preuve qu'on existe toujours – bref, l'enjeu du Christ n'est pas lié à un spectacle. Son enjeu n'est pas la représentation. Mais pourtant il est malgré lui pris dans le Spectacle.

Cet homme, ce « toxico », cette tentative ratée de devenir-Christ contemporain, est un Christ absolument contemporain. Alors qu'il voulait devenir un Christ non-spectaculaire, un Christ souffrant, un Christ pardonnant, un Christ en gloire, bref, un Christ, le voilà, par lui-même, récupéré par le Spectacle. Alors qu'il voulait vivre une expérience intérieure, le voilà qui s'enchaîne lui-même à l'extériorité de l'expérience intérieure : le voilà incapable de vivre son intériorité. Le Christ contemporain est bien celui-là. Ce déguisement de Christ pseudo-historique, c'est sa couronne d'épine : te voilà « roi des juifs ». Sa croix, c'est le Spectacle.

Nous qui voulions vivre nos intensités en dedans  
Nous qui voulions être un et séparé du regard d'autrui  
Nous qui voulions vivre sans crainte et sans honte  
Nous voilà dépossédés de nous-mêmes, forcés de vivre en rapport à.  
Le Spectacle nous a saisis et nous l'avons intégré.

Il nous est impossible d'agir sans penser au regard, à l'action, à la représentation.

Nous, que la télévision, les films, les séries, ont formés à être regardés,  
Combien de fois nous surprenons-nous par jour à lancer un regard caméra à l'invisible  
Comme si nous vivions dans une publicité ?

La voilà notre croix.

Nous devenons des images chaque jour un peu plus clouées au mur d'une chambre d'ado  
Et nous considérons comme le Bien ce qui est vu et regardé  
Et toute expérience intérieure nous devient inaccessible.  
Nous sommes des Christ piégés dans la représentation perpétuelle.



## **Le Christ anhistorique**

Le Christ anhistorique lui, le « Christ véritable » comme vu par les religieux, n'est pas du tout comme le toxico des marches du Saint-Sépulcre. Leur Christ à eux est anhistorique. C'est que du point de vue de l'Éternel il n'y a pas d'histoire et pas de temps. Que tu vives au premier ou au vingt et unième siècle il n'y a aucune différence. Le monde en tant que vallée de larmes et suite d'épreuves est toujours le même monde et toutes les vies se valent. C'est l'éternel retour des intensités. Le Christ meurt chaque jour, chaque heure, chaque seconde, sur la Croix depuis deux mille ans. Tous les espaces se superposent et tous les temps sont simultanés. Le jugement dernier viendra et face à l'infini du jugement et des cohortes du paradis, le temps historique sera balayé comme une seconde à l'échelle de l'univers. C'est qu'un moment de temps opposé à une infinité

## Sur Jérusalem

de temps est égal à zéro.

Sur les tableaux, le Christ est crucifié en Palestine, à Paris, en Océanie ou dans le Larzac. Il est noir, blanc, peau-rouge. Il meurt pour tous. Il est le symbole de l'éternel retour de la souffrance humaine. Chaque vie est un chemin de croix. Voici ce que signifie ce Christ anhistorique. Il guide tous les hommes en souffrant en premier et pour tous.

Il est anhistorique en cela qu'il nie l'histoire. Qu'il se pose comme l'alpha et l'omega. Il est l'Éternel et par définition il est éternel, donc, hors du temps. Il abolit la durée.

Il est anhistorique en cela que les premiers seront les derniers. Misérable consolation. Il n'y a donc aucune utilité à faire autre chose ici que prier puisque finalement le grand jugement réorganisera tout et les *Justes* et les miséreux et les écrasés et les vaincus de l'histoire seront les grands gagnants. Ils quitteront l'histoire et s'assiéront à la droite de l'Éternel pour les siècles des siècles, pour les siècles qui seront des siècles au regard des siècles. Ça c'est de l'opium. C'est un encouragement à rester les bananes du siècle. Une incitation à l'a-politisme, au désengagement et à la résignation.

Et pourtant c'est beau cette peinture dans la chapelle de la première chute du Christ. C'est une belle idée que de faire de l'homme souffrant un dieu ou de Dieu la représentation de l'homme souffrant.



### Eichmann à Jérusalem

Lors d'une ballade dans Jérusalem, nous nous retrouvons en face d'un bâtiment signalé comme étant un théâtre. Il y a en effet une billetterie et une file d'attente de vieillards remplie de vieillards. Ces deux éléments – surtout le second – nous prouvaient bien de façon irrévocable que nous étions face à un lieu de spectacle. En contrebas de la billetterie, toujours dans le même bâtiment, se trouvait une école de danse avec des élèves qui répètent devant des baies vitrées ouvertes. Une pierre porte une inscription nous signalant que ce bâtiment a été construit dans le but d'accueillir le procès d'Eichmann. Immédiatement un débat se lance sur la danse et l'efficacité de cet art dans le paysage culturel français.

*Nous voulons établir devant tous les pays du monde comment des millions d'êtres humains, parce qu'ils se trouvaient être juifs, et un million de bébés, parce qu'ils se trouvaient être juifs, ont été assassinés par les nazis. [...] Que l'opinion mondiale le sache, que l'Allemagne nazie n'était pas la seule responsable de l'extermination de six millions de juifs européens. [...] Nous voulons que tous les pays du monde le sachent [...] et qu'ils aient honte.*<sup>11</sup> Il n'est pas alors étonnant que soit construit pour l'occasion un lieu de Spectacle.

Mais nous vous renvoyons à l'ouvrage d'Arendt sur la question. Même s'il faut peut-être remettre en question son analyse concernant le fait que les atrocités évoquées lors du procès auraient fait s'effondrer le côté théâtral de la chose, ça ne lui enlève pas son côté spectaculaire. Au contraire. Nous avons toujours en mémoire les images du procès de Klaus Barbie et de ce très vieil homme diffusées en 2000 sur la chaîne Histoire – un grand show<sup>12</sup>.

11 Ben Gourion et son parti cités par Annah Arendt dans *Eichmann à Jérusalem*.

12 « Lorsque l'accusation appela les témoins les uns après les autres pour témoigner de la révolte du Ghetto de Varsovie



Comme *Nuits et brouillard* et sa pornographie se fait spectacle de la *mémoire* dans les classes de troisième. Alors, oui, c'est censé nous avertir sur ce qui s'est passé *Neuf millions de morts hantent ce paysage*. Afin que nous soyons vigilants sur l'avenir : *Qui de nous veille de cet étrange observatoire pour nous avertir de la venue des nouveaux bourreaux ? Ont-ils vraiment un autre visage que le nôtre ? Quelque part parmi nous il reste des kapos chanceux, des chefs récupérés, des dénonciateurs inconnus. Il y a tous ceux qui n'y croyaient pas, ou seulement de temps en temps.*<sup>13</sup> Mais cet argument pour justifier la monstration de ces images à toutes les classes de troisième de France – tout en leur interdisant le visionnage de scènes de relations sexuelles – est totalement inepte. C'est un mensonge pour satisfaire la curiosité morbide et la jouissance pornographique qui bouillonne en chacun – l'occasion d'un film sur les camps hier, comme d'une pièce sur les migrants aujourd'hui. Car, depuis au moins les années 80 – si ce n'est avant – ce film est présenté aux classes de troisième. Pourtant le monde en est-il changé ? Les massacres ne se reproduisent-ils pas ? Les bourreaux, les rafles, et les déportations se sont-elles arrêtées ? Demandez aux charters, demandez aux roms de Lyon, demandez aux syriens. N'oublions pas que lorsque les juifs voulurent quitter l'Allemagne nazie, l'Europe et les États-Unis leur ont fermé les portes.

C'est amusant de voir que ce tribunal dramatique, à présent devenu un *véritable* théâtre<sup>14</sup> avec vieillards faisant la queue à l'entrée, ne nous intéresse en rien et que nous sommes bien plus fascinés par les agents du spectacle encore vivants que sont ces danseurs que nous voyons répéter toute la journée.



## Pour les juifs orthodoxes

Puisqu'il faut passer la journée à prier, il y en a qui passent leur journée à prier. Dieu est généreux. Voilà comment vivre. Anti-sionistes. Pacifistes, sauf contre les autres juifs quand ils sont pas assez orthodoxes. Vivre dans un ghetto en retrait du monde. En même temps pour vivre comme ils vivent il faut vivre ensemble en communauté.

La république laïque et obligatoire n'est laïque que pour certains et pas pour d'autres. On a jamais vu une nonne dans la rue se faire arrêter pour port du voile. Quand des quartiers se radicalisent l'État veut agir. Je croyais qu'il y avait une séparation Église-État. Je croyais que laïcité ça voulait dire : on a rien à dire sur la religion des gens. Quand l'état déclare qu'il faut lutter contre

---

et des tentatives analogues de Vilna et Kovno – choses qui n'avaient aucun rapport avec les crimes de l'accusé – [on] put particulièrement se rendre compte que l'atmosphère n'était pas celle d'un procès théâtral mais d'un meeting de masse dans lequel un orateur après l'autre faisait de son mieux pour émouvoir le public. Le témoignage de ces gens auraient apporté au procès s'ils avaient parlé des activités des Conseils juifs, dont les efforts héroïques avaient joué un rôle aussi important que désastreux. » *ibid*, VII

13 *Nuits et brouillard* d'Alain Resnais. Texte de Jean Cayrol.

14 « Le problème était donc de faire taire moins la conscience que cette pitié animale que ressent un homme normal en présence de la souffrance physique. Himmler – qui semble avoir été lui-même fortement sujet à de telles affections instinctives – avait trouvé un truc très simple et sans doute très efficace : il s'agissait de retourner, pour ainsi dire, ces instincts en les dirigeant vers soi. Ainsi au lieu de dire : « Quelles horribles choses j'ai faite au gens ! » les assassins devaient pouvoir se dire : « A quelles horribles choses j'ai du assister dans l'accomplissement de mon devoir, comme cette tâche a pesé sur mes épaule. » » *Eichmann à Jérusalem*, Annah Arendt

la radicalisation des quartiers en réalité cela signifie qu'il faut lutter contre la radicalisation de l'Islam dans les quartiers. N'est ce pas de l'ingérence religieuse et du paternalisme ? Les gens, ne sont-ils pas assez grands pour savoir à quoi ils veulent que leur religion ressemble ? L'État a-t-il le droit de mettre son nez comme ça dans les choix religieux des citoyens et dans la façon dont leur toquerie religieuse s'exprime ? L'état *laïque* « public » et obligatoire est une religion, pire, une idéologie discrète qui ne supporte pas les choses qui ne lui ressemblent pas absolument. Or ce qui lui ressemble c'est le Christianisme. Les cloches sonnent toujours toutes les heures sur toute la France. Pourtant tout le monde à des montres.

Pourquoi certains qui voudraient vivre dans un mode « radical » de leur religion ne le pourraient pas ? Les artistes ont le droit de radicaliser leur projet mais les religieux non ? C'est bien la preuve de l'inefficacité de l'art. La radicalisation religieuse est un contre pouvoir, un moyen d'un pas de côté face à l'idéologie dominante. Et ça, les catholiques pseudo-athées/agnostiques au pouvoir ne le supportent pas. Sur quelle chaîne d'info en continue verrons nous enfin des coups de projecteurs quotidiens sur la radicalisation catholique ? Ils ne sont visibles que sur la Chaîne Parlementaire, quand ils votent des lois au gouvernement.

Les juifs orthodoxes ont choisi une vie correspondant à ce à quoi ils croient. En cela ils sont, à leur insu peut-être, comme les pratiquants du BDSM, du fist-fucking, du triolisme, de la coprophagie, ou du sexe en public, bien plus critiques et subversifs que les spectacles d'Angelica Lidell, que les membres de la CGT ou les missionnaristes non par choix mais par réflexe. Ils proposent des versions alternatives du monde. Ils inventent d'autres projets de vie qui mettent en péril l'ordre social. Ils rêvent à un autre rapport des humains aux humains. On peut ne pas être d'accord avec eux mais au moins ils ont les forces de se lever et de mettre au défi l'État, les autres, les moralistes, les emmerdeurs professionnels et les autres dominants de tous poils et de toutes les classes, de les arrêter. Ils déclarent que l'amour n'est un projet que quand il a pour projet de détruire la société toute entière. Oui, ils sont pris dans d'autres rapports de classe et de domination. Mais ils tentent quelque chose.

Pour vivre comme ils vivent, les juifs orthodoxes, ils doivent vivre ensemble. Ils doivent être une communauté. Et ça, ça nous fait peur, à nous, les faux-laïcards, les briseurs d'unités, les séparateurs-pour-mieux-dominer, les racistes intégrés, les haineux de classe, les dynamiteurs d'organisations parallèles, les monopolisateurs de l'acte de penser – comme si les autres étaient juste des gamins incapables de le faire. Ils doivent vivre entre eux. Même si le mot communauté fait peur. Et tant mieux si nous tremblons. Car c'est nous, les broyeurs, et ce qui nous fait trembler apportera son lot d'insurrections et de tremblements de terre. Ils sortent du monde pour prier. Ils attendent la venue du messie qui reconstruira le temple. Ce n'est pas aux hommes de l'aider ou d'anticiper. C'est un retrait. Le seul positionnement politique est vis-à-vis des autres juifs et de leurs actions par rapport à la torah et à la venue du messie. Il me semble même qu'ils ne font pas le service militaire. Ils passent leur vie à prier. Après, ça pose question quand même.



## **La Paix des Nations**

On se rappelle notamment de la cinquième affirmation kantienne dans son *Projet de paix*

## *Sur Jérusalem*

*perpétuelle* contenant les articles préliminaires d'une paix perpétuelle entre les États et proposant les plus urgents préceptes à adopter : *Aucun état ne doit s'immiscer de force dans la constitution et le gouvernement d'un autre état.*

Car à les croire, la Paix des Nations est ce qu'ils recherchent avant tout.

Or, justement un soir, l'un des membre de notre équipée se trouve embarqué avec un *prêtre* et un cercle de sympathisants en train de chanter le *Hallelujah* de Leonard Cohen en anglais. Le *prêtre*, dans la rue, chantait d'abord, sonorisé, puis prenait des humains en semi-transe qui venaient , au hasard dans la foule, à son micro chanter. Et toute la foule chantait avec lui : Hallelujah. Quelle joie d'être tous ensemble ici à Jérusalem malgré nos différences à croire en un seul Dieu, le notre, celui du livre, et d'être ici et de vivre nos foi, quel œcuménisme !

*Là, j'ai entendu qu'il y avait un accord secret  
Que David a joué, et qui a plut au Seigneur  
Mais tu te fiches un peu de la musique, n'est-ce pas ?*

*Ça fait comme ça : la quarte, la quinte  
la chute mineure, la montée majeure  
Le roi déconcerté compose Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Ta foi était grande mais tu voulait une preuve*

*Tu l'as vu se baigner sur le toit*

*Sa beauté et la lune au dessus de toi*

*Elle t'a attaché à une chaise de cuisine*

*Elle a brisé ton trône, et t'a coupé les cheveux*

*Et de tes lèvres elle a dessiné le Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Tu dis que j'utilise le Nom en vain*

*Je ne connais même pas le Nom*

*Même si je le savais, en vrai, c'est quoi pour toi ?*

*Il y a une étincelle de lumière dans chaque mot*

*Que ce soit celui ci en particulier que tu entendes n'est pas important*

*Le Sacré ou le brisé hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

*Hallelujah*

J'ai fait de mon mieux, ce n'était pas beaucoup

Je ne pouvais pas sentir, alors j'ai essayé de toucher

## Sur Jérusalem

J'ai dit la vérité, je ne suis pas venu pour te tromper  
Et même si j'ai tout raté  
Je suis debout devant le Seigneur de la chanson  
Avec rien sur la langue d'autre que hallelujah

Et partout sur terre devrait régner une paix perpétuelle entre les nations, ou au moins au Moyen-Orient, car nous sommes tous frères, tous les fils de l'Éternel, Jéhovah, Allah, ou qui sais-je ! Et tous frappaient dans leurs mains, tous les badauds arrêtés participaient en accordant leur participation. Tous semblaient pris dans l'utopie qu'ils étaient en train de se raconter. Enfin, juifs, musulmans, athées, agnostiques, chrétiens, jouisseurs, sadomasochistes, œcuménistes, humains de tous les bords semblaient oublier tous leurs différents et s'unir dans la musique ! Dans ces paroles glorifiant la transcendance humaine par tous les moyens ! Semblant tout à coup oublier que dans les années 1790 on pouvait lire sur l'enseigne d'un aubergiste hollandais l'inscription *La paix perpétuelle* peinte sur l'image d'un cimetière.

Et qu'aujourd'hui une boucherie lyonnaise porte le nom tout aussi ironique de *Boucherie de l'avenir*.



## Sur l'état de guerre

Dans ce pays, l'état de guerre est à la fois très présent et en même temps on l'oublie vite. Et attention, quoi qu'on dise, la guerre n'a rien de l'affrontement du bien et du mal ou de certains bons et de certains mauvais ou de certains bons et certains plus ou moins bons.

Les pensées comme celle-ci sont universalistes et donc ethnocentristes : aller faire la guerre à certains pour leurs idées c'est considérer que les siennes sont meilleures et méritent d'aller éliminer l'autre au nom de celles-ci. C'est donc bien considérer que nos valeurs sont les bonnes par rapport à celles des autres – valeurs peut également signifier territoire. Et si elles méritent d'être répandues partout alors c'est bien qu'elles sont supérieures aux autres valeurs, universellement donc plus proches du Vrai et du Juste. Aussi, elles méritent de régner sur l'univers plus que les valeurs des autres. En cela c'est de l'universalisme.

Et aller partout exploser la gueule de ceux qui pensent pas comme nous, donc aller redresser leurs torts via ingérence, c'est ce qu'ici j'appelle « ethnocentrisme » en cela que je considère que j'ai universellement raison et qu'ils ont universellement tort au nom de valeurs, de règles (les miennes) que j'ai préalablement posées comme universelles et supérieures.

L'opposé de tout ça serait une forme de relativisme. N'intervenir chez personne.

D'un côté une forme de désengagement mondial, celui des juifs orthodoxes, de l'autre un impérialisme et une colonisation culturelle. Comment danser avec ça ?

Nos valeurs n'ont rien de supérieures à celles des autres. Elles ne s'appuient sur rien de

solide. Elles sont des présupposés, des axiomes, indémontrables donc, elles reposent simplement sur des traditions et de l'idéologie. C'est finalement assez semblable à des dogmes. Et devons-nous les imposer aux autres ?

Mais le désengagement mondial semble pourtant intolérable. Et pourtant cette sensation de l'intolérable, n'est-elle pas inscrite en nous par le poids de ces dogmes et de ces traditions universalistes ?

Mais le colonialisme culturel, l'ingérence politique, et l'impérialisme idéologique, n'ont-ils pas leurs aspects positifs ? Encore une fois, tenir un discours à ce sujet devient très compliqué dès lors que l'on n'occulte pas l'essence axiomatique de valeurs telles que « liberté », « égalité » ou « plutocratie ».



## **Le corps et les faucons de guerre F-16**

Le troisième jour, trois faucons F-16, des chasseurs supersoniques de fabrication américaine, nous ont à nouveau survolés à basse altitude. Mais ils devaient voler une centaine de mètres plus bas que d'habitude et à quelques kilomètre-heures plus vite car leur vacarme fut bien plus puissant – tellement que j'ai eu le réflexe animal de me baisser – tellement qu'une peur irrationnelle m'a pris – tellement qu'un début de panique m'a fait commencer à les chercher – évidemment, ils sont introuvables : leur son et leur image n'est pas au même endroit. Désorientation totale.

Les Faucons de combat F-16 sont des avions de combat multirôles conçus par General Dynamics – aujourd'hui nommé Lockheed Martins). Propulsés par un turboréacteur avec moteurs à postcombustion qui produisent une poussée de 79 KiloNewton sans la postcombustion et de 106 KiloNewton avec la postcombustion, ces bombardiers-intercepteurs ont une envergure de 9,8 mètres, une longueur de 14,8 mètres, une hauteur de 4,8 mètres. Ils pèsent à vide 8727 kilogrammes, et peuvent monter jusqu'à 16900 kilogrammes une fois armés. Leur vitesse maximale est de 2173km/h (soit Mach 2,04. Soit 36 kilomètres à la minute. Soit 600 mètres à la seconde.). Ils possèdent un rayon d'action de 550 kilomètres. Ils sont équipés de canons M61A1 Vulcain 20mm, de commandes de vol électrique, d'affichage tête haute, d'un système de commande simplifié, d'un radar APG-68, d'un radar thermique à balayage frontal, d'un détecteur de radars, et d'un standard de liaison de données tactiques. Ils peuvent également être équipés de missiles air-air AIM-7 Sparrow, Sidewinder, ASRAAM, Magic 2, et AMRAAM ; de missiles air-sol Marverick ; de missiles anti-radars HARM ; de divers types de bombes (dont certaines guidées par laser ou par GPS) ou de roquettes ; de contre-mesures et de sièges éjectables. Leur durée de vie est estimée à 8000 heures de vol. Leur coût par heure de vol est estimé à 7000€.

Tous les jours nous entendons puis voyons passer des groupes de trois ou quatre – plusieurs groupes par jour. Ils volent à basse altitude et leur bruit est très fort. Incomparable avec l'expérience sonore française (#NotreDameDesLandes). Il semble impossible pour nous d'oublier

## Sur Jérusalem

que nous sommes en état de guerre. Et pourtant on finit par s'y habituer. Comme l'omniprésence des conscrits équipés de M-16.

Ce qui est certain c'est que ce passage à basse altitude de F-16 nous fait sentir dans notre corps même qu'ici, ou juste à côté, c'est la guerre.

Au revoir les beaux avions qui partent vers le nord, au revoir ! Et on les oublie totalement. C'est à chaque fois une petite surprise de les voir passer. Comme c'est une surprise de tomber nez à nez avec un drone de reconnaissance garé au milieu du désert.



### Les damnés de la terre : qui sont les vaincus ?

Armand Gatti annonce : il faut écrire pour les vaincus de l'histoire et faire en sorte qu'ils ne meurent pas une seconde fois. Ici, pour qui écrire ?

Au musée de Jérusalem où se trouvent les parchemins de la mer morte, se trouve également le tableau *Angelus Novus* de Paul Klee. Ce tableau appartenait à Walter Benjamin. A son sujet il écrit : « *Il existe un tableau de Klee qui s'intitule Angelus novus. Il représente un ange qui semble avoir dessein de s'éloigner de ce à quoi son regard semble rivé. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. Tel est l'aspect que doit avoir nécessairement l'ange de l'histoire. Il a le visage tourné vers le passé. Où paraît devant nous une suite d'événements, il ne voit qu'une seule et unique catastrophe, qui ne cesse d'amonceler ruines sur ruines et les jette à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et rassembler les vaincus. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si forte que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse incessamment vers l'avenir auquel il tourne le dos, cependant que jusqu'au ciel devant lui s'accumulent les ruines. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès* »<sup>15</sup>.

Ce qui est sûr c'est qu'il faut écrire pour réveiller les morts et les vaincus sur lesquels l'ange ne peut pas s'attarder. Et les faire parler.



### Liesse et Nation

Nous sommes le jour de la fête nationale d'Israël. La fête de l'Indépendance. Ils fêtent d'avoir bouté les anglais je crois. Mais j'en suis pas sûr. J'ai pas vérifié. Ce qui est sûr c'est que nous buvons. Nous sommes dans le marché couvert de Mahane Yehuda. Nous buvons. Nous mangeons des crêpes yéménites. Nous dansons. Les gens ont des marteaux aux couleurs d'Israël avec étoile de David (pour planter le clou de l'indépendance ?). Certains se tapent sur la tête. Nous dansons et nous buvons. C'est l'ambiance de la fête de la musique à Toulouse. Nous sortons. Nous dansons dans la foule devant un DJ et ça pue la merde humaine. Il n'y a pas beaucoup de drapeaux (par rapport à d'habitude ça n'a pas augmenté. Car dans toutes les rues, à une fenêtre sur dix

<sup>15</sup> Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire*

## *Sur Jérusalem*

également, sur une voiture sur dix, il y a des drapeaux). Donc, le nombre de drapeaux n'a pas augmenté. Dans la foule des chansons populaires. Et on fait tourner les serviettes, et des trucs comme ça. Mais en hébreu. Tout le monde est content dehors. Les malcontents sont sans doute chez eux à ne rien faire ou à être malcontents. Au restaurant avant nous avons eu droit à un menu spécial indépendance day. Le groupe se sépare ; certains vont prendre le taxi. D'autres restent à danser. J'hésite. Je vais pour prendre un taxi et au bout de dix pas je m'égare.

Ça commence toujours comme ça.

Je suis comme le gouverneur qui passe sa journée saoul et qui se perd au milieu de sa gouverne. Qui erre de bars en bars, de danses en danses, partout des groupes ou des DJ. Je me perds dans la ville ; impossible de retrouver mon chemin. Je trouve en revanche de l'alcool. Je danse avec des gens. Plus la soirée avance et plus les gens portent des drapeaux comme des capes ou comme des jupes. Je quitte un espace de danse de rue, je titube jusqu'à un autre débit de boisson. Je passe un « checkpoint » (des militaires qui ne me fouillent pas alors que j'ai un sac à dos). Je trébuche sur un trottoir. Je remonte les allées Alsace-Lorraine/Cordeliers.

A partir de ce verre le monde se superpose au monde dans un axe différent. La musique électro envahi mon corps. Je marche au pas de l'oie des pulsations. Une israélienne à un stand me demande si j'ai besoin d'aide. Je lui demande un drapeau. 35 shekels. David Guetta *Bad* pont musical. Je me fais une cape avec ce drapeau. Titubage de loin en loin. Traversée de la fontaine. Marcher à contre sens. Sensualité des coups d'épaule. Interpellé par un groupe je me retourne. Il me jette quelque chose. Distance estimée : 8 mètres. J'attrape le marshmallow des deux mains. Suis-je si peu saoul ? Hurlement de joie de toutes parts. Accolades. Musique. Danse. Marche en dansant. Rejoins la place. Une camionnette diffuse à grands hauts-parleurs de la musique électro en hébreu ou arabe enfin dans une langue étrangère non latine, germanique ou asiatique de l'Est. Un homme debout sur le bolide agite à grands mouvements de bâton un immense drapeau immense. Grande quantité de drapeaux sur les gens. J'ai toujours ma cape-drapeau. Nous dansons ensemble en cercle ou en plusieurs cercles ou en masse. Danses traditionnelles remises au goût du jour sur eurodance. Accolades. Tapage sur l'épaule. Aucun mot.

Errance. Remontée du tram dans la mauvaise direction. Arrivée à la gare routière. Erreur de direction. Demi tour. Retraversée. Perte. Retour chez soi, seul, drapeau sur les épaules. Range discrètement le drapeau à la traversée d'un quartier qui a l'air arabe – instinct de survie et préjugés de gros raciste, va – retour à la maison. En passant à la first station, des militaires, des circonsrits, dansent comme des fous. Là, à nouveau des drapeaux. Ambiance coupe du monde 98. C'est les 70 ans de l'indépendance. Des gens qui l'ont vécue et qui l'ont faite sont encore bien vivants. Ici on oublie les murs, les mirages, les rafales, les tirs à balles réelles pour la marche du retour. Ici, on fête. C'est la liesse populaire. C'est la sensation – que j'ai eue également – d'appartenir à un groupement d'individus rassemblés par une utopie et des valeurs communes. C'est Croc-blanc. C'est l'appel de la Nation. C'est le mirage du vivre ensemble et de la force du groupe qui transcende l'individu. C'est la liesse populaire qui emporte tout comme un puissant torrent de montage en crue soudaine.

Et tout à coup on oublie les avions, les armes et les colons.

Et c'est à posteriori, après avoir franchi le mur de Bethléem, que tous ces événements s'éclaireront d'un biais différent.

*Je ne vis pas de temple dans cette ville, car elle a pour temple le Seigneur, le Dieu tout-puissant, ainsi que l'Agneau. La ville n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire*

## Sur Jérusalem

de Dieu l'illumine et l'Agneau est sa lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre se prosterneront devant la face de Dieu et l'Agneau et y apporteront leurs richesses. Les portes de la ville resteront ouvertes pendant toute la journée; et même, elles ne seront jamais fermées, car là il n'y aura plus de nuit. On y apportera la splendeur et la richesse des nations. Mais rien d'impur n'entrera dans cette ville, ni personne qui se livre à des pratiques abominables et au mensonge.<sup>16</sup>



### Vivre l'Utopie

C'est qu'il fait bon vivre à Jérusalem. Le temps est bon. Le ciel est bleu. J'ai deux amis qui sont aussi mes amoureux. Les rues sont propres. Les fruits sont gros et beaux. Porter la kippa, le voile ou la croix dans la rue n'est pas interdit. On peut ne pas travailler le vendredi. Les fêtes juives sont fêtées. Le SMIC est bien élevé. On n'interdit pas les appels à la prière ou les cloches. Il y a des mosquées partout pour pouvoir faire ses prières. Enfin... il fait sûrement beaucoup plus bon vivre quand on est juif.

Mais dans tous les cas, cette ville permet de vivre une utopie : celle de vivre avec sa religion. Allez porter une kippa en France et demander à ne pas travailler le vendredi. On va bien rire. Allez faire toutes les prières du jour et les ablutions qui vont avec direction La Mecque. Allez, etc...

Les gens, pour ce que nous en avons vu, sont très heureux de vivre dans cette utopie – qui n'en est pas une, mais qui se présente comme telle. Les chansons autour d'un banquet, guitare classique à la main. Tous les peuples main dans la main. Les trois religions du livre. La ville Sainte. On comprend facilement pourquoi des Juifs quitteraient la France pour venir s'installer ici. Il ne s'agit pas simplement de fascistes d'extrême droite anti-Palestine. Ce serait trop simple. Le monde est plus complexe que ça. Je n'ai pas dit plus « compliqué ». C'est que ce pays leur offre des moyens de vivre plus proche de leur idéal de vie au quotidien.

#### Au QUOTIDIEN.

Et c'est bien là que ça se joue. Si on me proposait un choix comme : tu préfères que le monde reste comme il est, ou bien que tu divises par deux ta qualité de vie mais que le reste de l'humanité augmente la sienne par deux ? Il n'est pas sûr du tout que je prenne la seconde option. Le *contre* dans l'idée d'aller vivre en Israël : tu finances des colons et tu finances l'oppression des Palestiniens. Le *pour* : au quotidien ton SMIC est plus élevé, tu peux pratiquer ta religion dans la rue, porter la kippa, le voile ou je sais pas quoi, et tu n'as pas à subir la discrimination quotidienne de l'État et de tes concitoyens (dans les faits je suppose qu'il doit y avoir de la discrimination mais je ne suis pas resté assez longtemps pour m'en rendre compte du coup je pars de mes préjugés qui sont sûrement ceux de ceux qui migrent en Israël).

Tous les « contres » sont conceptuels. Ils ne sont pas concrets. Si je te dis : toi, Français, en payant tes impôts, tu assassines en Syrie et un peu partout ailleurs et tu mérites que ton impérialisme et les meurtres que tu perpétues soient punis par des actions terroristes à ton encontre. Non seulement tu ne vas pas forcément être d'accord, mais en plus même si tu es

---

<sup>16</sup> *Nouveau testament, Apocalypse* – Jean



d'accord ça va rester flou et tu ne vas pas arrêter de payer tes impôts.

Cher compatriote, je ne t'accuse pas, moi aussi je le fais, moi aussi je suis un assassin. Mais il ne faut pas non plus se dédouaner de sa propre responsabilité. Si nous connaissons l'oppression et si notre État agit en sa faveur et si nous ne faisons rien contre : nous appartenons à la catégorie des bourreaux. Bref. C'est une abstraction. Et une abstraction contre du concret c'est bien mais ça ne tient malheureusement pas longtemps. C'est d'ailleurs horrible, car les idées importantes sont souvent des abstractions.

Il s'agit donc pour ces gens de vivre une forme d'utopie. Et pour cela il faut faire l'impasse sur certaines choses. Mais des impasses comme celle-ci, nous en avons déjà fait ici, nous, pour d'autres choses, oui, mais des choses de la même valeur.

Quant à cette vision de Jérusalem comme utopie : tout se passe comme si c'était la Jérusalem Céleste qui était descendue des cieux se superposer à la Jérusalem terrestre.

Pas besoin de présenter le revers de cette médaille.



## **La Peste**

J'ai dit plus avant que j'oubliais facilement la présence des militaires et des avions supersoniques. C'est vrai. Souvenons-nous un instant de ce passage de *La Peste* de Camus. Dans ce bouquin, il y a la peste. Il faut donc brûler les cadavres. On construit un grand incinérateur et on y met les morts. La population panique à la vue des fumées. Que faire ? Le médecin a une idée excellente : il propose qu'on fabrique des conduits qui amènent la fumée loin à l'Est. Et ainsi, elle sera libérée dans l'air, mais plus loin. Là où personne ne la voit. Ils le font. Le calme revient sur la ville.

Avec cette histoire, Camus nous raconte bien comment le fait de ne plus voir le péril le fait disparaître à nos yeux et de nos esprits.

C'est beau. On a envie d'y croire. J'ai envie d'y croire.

Mais en repensant à cette expérience israélienne, je me rends bien compte qu'il y a quelque chose que Camus n'a pas compris ou n'a pas voulu comprendre – sûrement parce qu'il veut imaginer Sisyphe heureux. Il s'est persuadé qu'il fallait cacher l'horreur ou son symptôme pour que les gens l'oublient, ne la voient plus. Mais en réalité c'est tout bonnement inutile. Les gens cachent très bien eux-même ce qui les dérange. Inutile de dépenser de l'argent pour construire des tuyaux ou des murs pour cacher les massacres, les tirs à balles réelles, les meurtres de la police, les déportations de populations, les bombardements. Nous nous en chargeons nous-mêmes, intérieurement. Les murs autour de la Cisjordanie ou les bavures policières ne hérissent les poils de personne. Sinon, il y aurait longtemps que des policiers auraient été condamnés et que les murs auraient été démantelés. Nous nous sommes habitués aux horreurs. Nous vivons avec. Sisyphe sait bien qu'il porte son rocher mais il préfère ne pas le voir.

Nous pensons qu'en faisant défiler les soldats en partance pour la Syrie dans les rues de Paris et en faisant décoller nos avions au-dessus de La Ville cela engendrerait des vrais débats. Oui. Cela le ferait. La première fois. Puis ensuite ça deviendrait normal. Nous arrêterions d'y faire attention. Sûrement que le premier mur des Israéliens a dû engendrer des débats. Mais

aujourd'hui ? Au début du plan Vigipirate, ou la première fois que nous avons vu ces escouades de militaires dans la gare Part-Dieu, nous avons débattu. Nous avons été choqués. Mais aujourd'hui, nous ne les regardons même plus.



## La Frontière et les cow-boys

Le rêve américain lui-même est très lié au western. Mais c'est quoi le rêve américain ? Il y en a plusieurs. Mais celui qui nous intéresse est le suivant : arriver dans une terre inconnue, sauvage, et la dompter, construire à partir de rien tout seul son avenir. C'est à la fois le self-made man américain et le western. Des hommes débarquent là où il n'y a *rien* et font naître des lois, des villes, *la* civilisation. C'est le mythe américain de la frontière.

Western ça signifie Occident. Ouest lointain. Parce qu'il s'agit d'hommes qui quittent la côte Est des États-Unis, *civilisée*, et qui partent repousser les frontières des États, de la civilisation, toujours plus loin à l'Ouest. Les westerns inventent une véritable dramaturgie de la frontière. Les films de science-fiction par la suite reprendront ces concepts, puis les films post-apocalyptiques à leur tour.

Cette notion de « frontière » est essentielle. C'est le front-pionnier (ce n'est pas pour rien que la sonde spatiale *pionner* porte ce nom-là) qui fait grandir le pays du XV<sup>ème</sup> siècle jusqu'en 1869 (surtout de 1841 à 1969 avec la *ruée vers l'Ouest*) en installant des colonies à l'Ouest, en repoussant toujours plus avant les limites des territoires indiens dits « sauvages ». – La question des Indiens est extrêmement complexe et je ne vais pas m'aventurer à en parler trop avant. Mais il est intéressant de noter, par rapport à notre sujet, que des *réserves* ont été aménagées – L'apogée de cette histoire a lieu lors de la *ruée vers l'Ouest* où un demi-million d'habitants quittent leur quotidien pour vivre l'aventure de la colonisation. Les dangers du voyage, le choléra et le scorbut ont raison de pas mal de monde. Mais ces épreuves sont, selon des théories idéologiques nationalistes, les fondements de l'esprit de compétition, de la vivacité d'esprit et de la capacité d'invention hors du commun des Américains.

La frontière n'est pas un mythe au sens anthropologique du terme (un récit à la structure reposant essentiellement sur la métaphore) mais plutôt une légende, comme la *légende dorée*, donnant à certains hommes le statut de héros. La légende de Saint-Georges et du dragon. Il s'agit d'une légende produite dans un contexte historique et politique donné. Les récits héroïques sur la *conquête de l'Ouest* ont circulé dans tout le territoire bien avant l'apparition du premier western, et même, avant le premier cinéma. Il s'agit de la façon dont les États-Unis se racontent leur propre histoire. Dompter la nature, vaincre les Indiens, discipliner les cow-boys et les hors-la-loi, construire les ponts et les routes, organiser le réseau postal, bref, instaurer un ordre civil. Il s'agit en réalité de la scène fondatrice ; de l'épopée nationale états-unienne. C'est le récit qui raconte la fondation de la communauté et qui la lie par le raconter d'une aventure commune. C'est une poésie politique en tant que poésie nationale. Si on suit la formule de Robert Pippin : « Les Grecs ont *l'Illiade*, les Juifs ont la *Bible hébraïque*, les Romains ont *L'Eneïde*, les Allemands ont *Nibelungenlied*, les Scandinaves ont la Saga de *Njàll*, les Espagnols ont *Le Cid*, les Anglais ont les légendes arthuriennes, les Américains ont John Ford ».

Les humains mis en jeu par cette *légende dorée* ne sont que des personnages en mouvement. En évolution, ils passent de pionniers à hommes de loi. Ils ne sont pas immobiles, ils ne vivent pas sur la frontière, ils la parcourent et la modifient. Ils sont des héros de l'Ouest. Ce sont des *individus historiques*.

Cette légende construit l'image que les États-Uniens ont d'eux-même :

*Les individus historiques sont ceux qui ont voulu et accompli non une chose imaginée et présumée, mais une chose juste et nécessaire [...]. Ils connaissent et veulent leur œuvre parce qu'elle correspond à l'époque.*

[...]

*L'universel qu'ils ont accompli, ils l'ont puisé en eux-mêmes ; mais ils ne l'ont pas inventé ; il existait de toute éternité [...]. Les actes qu'ils accomplissent sont en apparence un simple produit de leurs intérêts et de leur œuvre. Mais le Droit est de leur côté parce qu'ils sont lucides ; ils savent quelle est la vérité de leur monde et de leur temps ; ils connaissent le Concept, c'est-à-dire l'universel qui est en train de se produire et qui s'imposera à la prochaine étape.*

[...]

*Il est difficile de savoir ce qu'on veut. On peut certes vouloir ceci ou cela, mais on reste dans le négatif et le mécontentement : la conscience de l'affirmatif peut fort bien faire défaut. Mais les grands hommes savent aussi que ce qu'ils veulent est l'affirmatif. C'est leur propre satisfaction qu'ils cherchent : ils n'agissent pas pour satisfaire les autres. S'ils voulaient satisfaire les autres, ils eussent eu beaucoup à faire parce que les autres ne savent pas ce que veut l'époque et ce qu'ils veulent eux-mêmes. Il serait vain de résister à ces personnalités historiques parce qu'elles sont irrésistiblement poussées à accomplir leur œuvre.*

[...]

*Leur œuvre est donc ce que visait la véritable volonté des autres ; c'est pourquoi elle exerce sur eux un pouvoir qu'ils acceptent malgré les réticences de leur volonté consciente.*

[...]

*Placés devant un but aussi grand, ils se sont audacieusement proposé de le servir contre toute l'opinion des hommes. Ce n'est pas le bonheur qu'ils ont choisi, mais la peine, le combat et le travail pour leur but. Leur but une fois atteint, ils n'en sont pas venus à une paisible jouissance, ils n'ont pas été heureux. Leur être a été leur action, leur passion a déterminé toute leur nature, tout leur caractère. Leur but atteint, ils sont tombés comme des douilles vides. Ils ont eu peut-être du mal à aller jusqu'au bout de leur chemin ; et à l'instant où ils y sont arrivés, ils sont morts.<sup>17</sup>*

Lucky Luke repart toujours vers le soleil couchant à la fin de l'album, vers l'Ouest. Il va repousser la frontière de la sauvagerie. Il va, poussé par l'Esprit de l'Histoire, apporter l'ordre et la justice toujours plus loin. Il va construire un État et pacifier, civiliser les terres sauvages. Il ne peut pas rester là où il a pacifié. Une fois l'ordre établi, il devient une *douille vide*, il a été tiré. Il a frappé. Il n'a plus de raison d'être. Il doit repartir pour ne pas perdre son statut de héros – il refuse d'ailleurs toujours les avances des dames, il est un *cavalier solitaire*.

Quant à ce qui reste de la barbarie, on les concentre dans des *réserves* entourées d'une *frontière* pouvant être parfois représentée physiquement par un grillage ou bien un mur.

---

17 G.W Hegel, « La réalisation de l'Esprit dans l'Histoire » in *La raison dans l'histoire*, chapitre 2, 1830



## **Le mur**

En longeant la partie cisjordanienne du mur de Bethléem, on ne peut voir dans cette construction qu'un acte de bienveillance de la part des Israéliens. Voyant la colère des gens de cette région, ils ont dû se dire qu'eux aussi voulaient leur propre mur des lamentations.

Maintenant qu'ils en ont un tout neuf, de quoi peuvent-ils encore se plaindre ? Qui voudrait d'un mur vieux de deux mille ans alors qu'on peut en avoir un encore plus neuf et plus beau. La preuve d'ailleurs qu'ils en sont contents : ils font plein de dessins dessus. Il y a même une galerie de souvenirs du mur qui s'est ouverte à deux pas de là.



## **Tourisme et voyeurisme : les trous dans le mur**

Au sujet de cette galerie d'art et de souvenirs, j'ai une chose à dire : quand nous franchissons le mur, nous sommes assaillis par les taxis. Ils nous proposent des tours, des raccourcis et de très bon prix (70 shekels). On nous emmène, on nous fait faire des détours, on nous propose de nous attendre pour nous emmener à d'autres endroits.

Évidemment, la distance entre le point de départ et d'arrivée n'est que de 800 mètres. Mais, là où il y a tourisme, il y a économie. Il y a un tourisme du mur. Il y a du tourisme à Bethléem. Il y a moyen de se faire de l'argent sur le dos des plus riches. N'hésitons pas. La galerie d'art et la boutique souvenirs du mur n'ont rien de cynique. C'est sûrement tenu par des gens du coin. À vérifier. C'est une manière de faire du fric comme une autre.

En revanche, les gens qui prennent les graffitis du mur en photo et qui les postent sur le net comme des œuvres d'art sans que leurs photos ne les contextualisent – c'est-à-dire lorsque les photos les montrent comme des œuvres en soi et non pas comme des graffitis sur un mur illégal de huit mètres – ceux-là sont des cyniques ou des abrutis. Ces dessins n'ont de sens que s'ils permettent au mur d'être vu. Si on ne montre pas le mur, alors on est dans de la pornographie.



## **Écrire sur les migrants**

Mais ça donne l'occasion à des écrivains de se donner une bonne conscience de classe quand ils écrivent sur les migrants. Et leurs pièces donnent bonne conscience à la classe à laquelle ils appartiennent. À la fois ce salopard va se servir de la misère pour se mettre en avant dans le monde de l'écriture et des intellectuels en jouant sur la corde sensible du mélo, des larmes et de la bonne conscience, et en même temps il fait son beurre – parce que sa pièce se vend, se joue et est vue. C'est un pornographe qui fait de l'argent sur le dos de la mort et de la souffrance. Quelle

## Sur Jérusalem

différence y a-t-il entre cet homme et Kurt Becher<sup>18</sup> ? En tout cas, rien de génétique ou de culturel. C'est un apôtre de la *kadavergehorsam*<sup>19</sup> à l'injonction du Spectacle.

Alors que le sujet est important.

On ne peut pas le traiter en jetant tous les lieux communs sur une feuille, en disant les mêmes âneries que tous les ânes, en ne rendant justice à personne, et en n'ouvrant ni questions, ni imaginaire, ni pas de côté véritablement extrême. Les conséquences d'une obéissance de cadavre, d'un traitement comme attendu par l'Organe-d'injonctions-de-ce-qui-doit-être-dit sont beaucoup plus graves que si c'était un texte sur la couleur des chaussures du boulanger.

Mais cet auteur est un de ceux qui veulent bien faire leur travail. Il montre patte blanche à toute l'assemblée culturelle. Il exprime son allégeance et sa capacité à obéir à ses supérieurs, il démontre qu'il mérite son grade à ceux qui lui sont inférieurs. Il dit à tous *nous sommes du même monde et nous avons les mêmes codes, ne vous inquiétez pas. Notre monde a un ordre et cet ordre je le respecte. Je ne créerai aucun péril, rassurez-vous. Je serai une bielle parmi les bielles, un parfait engrenage dans la machine.*

*Consommez sans modération.*

*C'est permis par l'ordre de classe.*

Il signale que son *objet culturel* est un produit consommable sans avoir la sensation pour autant de consommer un produit.

Une seule chose à dire : Meurs, meurs, cher auteur.

Je reviens de Palestine. J'y ai passé quatre heures. Écrire une pièce sur ce que j'ai vu m'a traversé l'esprit. Heureusement j'ai jeté cette idée dans un bac d'acide et puis ensuite je l'ai enterrée. Il est certain que si j'écris une pièce sur les checkpoint et le mur et la misère et tout ce que vous voudrez, elle sera publiée et jouée. Ma réputation est faite.



## Sur la Palestine

Sur la Palestine je n'ai rien à dire qui n'ajouterait à la pornographie du commentaire. Je ne peux que rire d'avance en pensant aux excuses que nous donnerons quand, dans quarante ans, nos successeurs nous demanderont ce que nous faisons en 2018. Je suis même triste de ne pas connaître d'avance nos réponses qui seront, j'en suis sûr, les phrases les plus comiques de ce siècle.

---

18 Allemand de l'époque de la seconde guerre mondiale. Envoyé en « mission spéciale » par Himmler en Hongrie où « il entama dès son arrivée de nombreuses négociations avec les principales entreprises juives. Sa mission était de prendre le contrôle des grandes entreprises dans le dos du gouvernement hongrois et en échange de permettre aux propriétaires de quitter librement le pays non sans mettre la main sur des sommes considérables de devises étrangères. « Du sang contre des marchandises » – un million de juifs contre dix mille camions pour l'armée allemande en déroute. » *Eichmann à Jérusalem*, Hanna Arendt, VIII

19 *ibid*: « Toujours très soucieux d'être *couvert*, il n'avait pas seulement accompli ce qu'il considérait comme les devoirs d'un citoyen qui obéit à la loi, mais il avait aussi agit selon les ordres ; c'est pourquoi il s'embrouilla complètement et il finit par soit insister sur les avantages soit sur les inconvénients de l'obéissance aveugle ou *l'obéissance de cadavre* (Kadavergehorsam) comme il disait lui-même. »



## Note : absence de publicité et solitude

*L'aliénation crée les conditions de son dépassement. C'est justement parce que la Publicité est absente qu'elle peut enfin apparaître, en apparaissant comme nécessité. Aussi, c'est finalement l'aliénation de la Publicité en Spectacle qui devait nous révéler la Publicité comme Publicité.<sup>20</sup>*

Ma connerie me pousserait à croire que l'absence lumineuse de pubs dans Jérusalem viendrait du fait que les idoles présentes partout dans la ville comblent déjà le manque que la consommation comble ailleurs. Puis je regarde autour de moi et je me rends compte que je dis que de la merde.



## Je ne crois en aucun dieu

*- Cornegidouille! nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines!<sup>21</sup>*

Tirer sur les ambulances ne m'a jamais gêné. Si nous ne tirons pas sur les ambulances, elles vont amener leurs victimes à l'hôpital et on arrivera à les réanimer. Ces victimes qu'il a fallu parfois des siècles à mettre à terre, nous ne pouvons nous permettre de leur laisser la moindre chance de se relever. Il faut tirer sur les corbillards. Tant qu'on ne les a pas enterrés et qu'on a pas oublié jusqu'à l'emplacement de leur tombe même, il faut tirer. Nous n'aurons point tout démoli si nous ne démolissons même les ruines. Constantin fait bien construire son église sur le temple de Jupiter Capitolin. Il démolit même les ruines. Alors je continuerais à tirer, car, malgré nos croyances de pseudo-laïcards, l'État n'est pas laïque et les religions ne sont pas dans des ambulances.

Je ne crois en aucun dieu. La métaphysique est l'arme de l'abrutissement. C'est un outil idéologique non-conventionnel. Inattaquable par la pensée, indémontrable et indédémontrable. Elle échappe à tout argumentaire logique et s'affirme pourtant comme la vérité. C'est une anguille gluante.

La métaphysique c'est du mythe. Du racontage basé sur du rien. C'est une hypothèse qu'on ne peut pas démontrer. Or, une hypothèse qu'on ne peut pas démontrer est forcément fautive. Alors Pascal de dire : C'est le cœur qui sent Dieu et non la raison. Voilà ce qu'est la foi. Dieu sensible au cœur et non à la raison. » Voici la seule chose acceptable de la part d'un croyant. Oui.

Mais en réalité, revenons-y. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas de génération spontanée de chrétiens un peu partout dans le monde – notamment et surtout dans les zones où on a jamais entendu parler du christianisme ? Pitié, messieurs-dames les idiots qui croient en des inepties comme le fait qu'un type était mort et il est revenu et en fait il est son propre père et d'ailleurs il

---

20 Revue Tiqqun

21 Je sais plus quel *Ubu* de Jarry

## Sur Jérusalem

est trois en un et puis il multiplie les petits pains e puis sa mère elle était vierge c'est un type avec des ailes invisible et brillant qui le lui a dit et en plus il va vous sauver. De quoi ? Il va vous sauver de quoi ? Mais enfin, mais de ce qu'il va vous faire si vous ne vous laissez pas sauver par lui.

Inutile de s'attarder sur les explication de l'ineptie de toute cette histoire.

Inutile de s'attarder sur les explications de ma non-foi.

Quant au soi-disant message de *paix* et d'*amour*, relisez les paroles de JC, parce qu'il est quand même pas mal hardcore le type :

« Je suis venu jeter un feu sur la terre, et qu'ais-je à désirer s'il est déjà allumé ? Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli. Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais la division. »

A la foule « *Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi; celui qui ne prend pas sa croix, et ne me suit pas, n'est pas digne de moi.... Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera.* »<sup>22</sup>

Et ailleurs : « Le serviteur qui, ayant connu la volonté de son maître, n'a rien préparé et n'a pas agi selon sa volonté, sera battu d'un grand nombre de coups »<sup>23</sup>

Juste avant d'entrer en tentation au jardin de Gethsémani : « *Et il leur dit: Maintenant, au contraire, que celui qui a une bourse la prenne et que celui qui a un sac le prenne également, que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement et achète une épée. Car, je vous le dis, il faut que cette parole qui est écrite s'accomplisse en moi: Il a été mis au nombre des malfaiteurs. Et ce qui me concerne est sur le point d'arriver.* »<sup>24</sup>

Dans le temple, [Jésus] « *Ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, et renversa les tables* »<sup>25</sup>

Devant Jéricho : « *Je vous le dis, on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. Au reste, amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et tuez-les en ma présence* »<sup>26</sup>

Mais les religions ne sont pas mauvaises puisque malgré toutes les horreurs qu'elles entraînent et racontent et malgré les mensonges qu'elles perpétuent, les gens qui croient sont heureux !

Non. Il faut critiquer la domination, parce que la servitude domine. Qu'il y ait des esclaves

---

22 Matthieu 10:34

23 Luc 12:47

24 Luc 22:36

25 Jean 2:15

26 Luc 19:26

«heureux», ne justifie pas l'esclavage.

Ils sont nés. Ils veulent vivre. Et ils poursuivent des destins de morts. Ils se reproduisent. Ces fils naissent déjà morts avec des destins de morts.

Voici venu le temps des larves, elles écrivent même de petits livres dont on cause dans leurs élevages.

*« Depuis qu'il y a des hommes, et qui lisent Marx, on sait ce qu'est la marchandise, mais on en a toujours pas fini pratiquement avec elle. Certains, qui ont fait autrefois profession de la critiquer, avancent même qu'elle serait une seconde nature, plus belle et plus légitime que la première, et que nous devrions nous plier à son autorité. Ses métastases ont atteint les extrémités du monde; il serait bon de se rappeler qu'un organisme entièrement cancérisé s'effondre en peu de temps. »<sup>27</sup>*

Je ne crois en aucun Dieu.

Je n'ai pas la chance d'être croyant et d'avoir une idole sur laquelle reposer mon angoisse par rapport à la vie à mes choix et à la mort. Je n'ai rien de solide sur quoi déposer mes questions ou à qui demander les directions prendre au quotidien. J'ai vis avec les mensonges de la morale et des pensées universelles ; et même si parfois elles reprennent le dessus, je n'ai nulle valeur sûre sur laquelle appuyer mon jugement. Je n'ai pas non plus l'idiotie du débile mental pour lâcher prise quant au monde. Je n'ai pas le cynisme de certains ou les moyens d'aveuglement d'autres – au pouvoir ou résignés dans la misère – pour accepter de laisser vivre ma vie. Mon humour n'est pas assez puissant pour me rassurer le soir quand toutes les lumières sont éteintes.

Je n'ai aucun aucun berger pour chasser les loups qui rodent autour de ma bergerie. Je n'ai d'ailleurs pas non plus de bergerie. Je n'ai rien à mettre entre moi et ma solitude, ma peur de la solitude et mon désir de mort. Je n'ai rien non plus qui s'insère dans les failles de mes raisonnements.

L'idéologie des anarchistes reste une idéologie et comme toutes les idéologies ses prémisses sont eux aussi basés sur la fausseté de l'universalisme. Je n'ai même pas le relativisme qui finit par se retourner et se regarder relativement lui-même. Je n'ai que la destruction comme arme pour affronter le monde. Mais la destruction ne peut finir que par s'autodétruire elle aussi. Me voilà donc nu et sans appui dans le vide.

Alors que faire ?

Je sens bien que malgré tout ce que je dis je suis pétri de foi.

Je sens bien que dès que la foi disparaît alors je ne peux plus rien faire et je deviens un Michel Houellebecq.

*« D'autres chroniques suivirent, toutes coulées dans la même résine crâne et hystérique, qui prenaient invariablement la défense de Houellebecq contre ses ennemis supposés, mais jamais nommés, ainsi qu'il est de règle dans le Spectacle. Elles en appelaient toutes à l'urgence de sauver l'«art» et la «littérature» des «contraintes idéologico-politiques» (Le Monde, 11 novembre 1998), quand il est si évident que c'est au contraire l'art qui, n'étant plus rien par lui-même, se trouve acculé, pour se sauver, à tremper ses doigts sales dans l'«idéologico-politique». Il est dans l'ordre que le petit milieu littéraire décomposé ait choisi le moment précis où la production de marchandises culturelles se révèle comme le modèle même de la production «idéologico-politique» pour se mettre à pousser des cris d'orfraie, et en appeler au droit imprescriptible de la littérature à l'insignifiance. Éternelle veulerie de l'art! Autant dire que nous n'avons été que peu surpris de*

---

27 Revue Tiqqun



*recevoir, dans les jours qui suivirent l'incident, diverses avances venant précisément de ce milieu, et dont la plus farfelue ne fut pas de s'offrir de nous publier. Si le fait qu'il ait dû s'en remettre à Houellebecq pour faire un peu de bruit n'avait pas suffisamment établi son état de naufrage, cela aurait pu constituer à soi seul la preuve de sa débâcle.*

Mais nous ne pactisons pas avec les défuntes bureaucraties de l'esprit. Bien plutôt, nous proclamons un nouveau règne. Déjà, les vermines se mettent à trembler, car elles savent qu'il faudra bien, tôt ou tard, entreprendre l'immense tâche de déblaiement. Et qu'elles font partie des décombres. »<sup>28</sup>

Mais une fois devenu un Michel Houellebecq, je finis par découvrir toute ma supercherie. Il ne me reste alors vraiment plus rien.



## **Vivre sans foi ?**

Alors que faire ?

Puis-je vivre et écrire sans foi ?

*- Cornegidouille! nous n'aurons point tout démolì si nous ne démolissons même les ruines! Or je n'y vois d'autre moyen que d'en équilibrer de beaux édifices bien ordonnés.*<sup>29</sup>

Si je ne crois pas que mon écriture à le pouvoir de changer des choses, de toucher le cœur du monde, d'émouvoir tous et toutes, de frapper les cerveaux, de saccager les esprits et de mettre à sac les pensées bien posées, alors comment continuer à écrire ?

Je sens bien qu'à la perte de cette foi je deviens incapable d'aligner des mots et de tisser des phrases. L'espoir disparaît de moi et ma rage n'a plus la force de frapper. Pouvons-nous faire ce que nous faisons sans croire à la fiction que nous nous racontons à ce sujet ?

Nous sommes pétris de croyances et nous en avons besoin pour vivre.

Besoin de croire pour la joie de croire que je vais changer le monde en forgeant des mots explosifs. Besoin de croire que ce que j'écris apporte au monde. J'ai besoin de croire que le printemps va revenir et qu'après il y aura l'été et l'année d'après une année d'après.

Comment avancer sans croire que ce que nous faisons est absolument juste ? J'ai besoin de croire que je me lance dans le monde avec le bon angle de pénétration. C'est Kant. Croire c'est croire qu'on agit comme si chacun de nos actes devait être maxime universelle<sup>30</sup>. C'est penser notre vie en terme d'impératifs catégoriques. C'est chanter à chaque instant une sorte de Shalom Aleichem :

Nous sommes prêts mon Dieu pour l'inspection de nos actes.

Nous célébrons ta création et ton nom seigneur :

---

28 Revue Tiqqun

29 Un Ubu de Jarry

30 Kant, *Fondations de la métaphysique des moeurs* in *Métaphysique des moeurs*

*Sur Jérusalem*

Nous sommes parfaits.  
Nos choix de vie sont les meilleurs  
Et les plus justes  
Et les plus parfaits  
Et quand le jugement viendra, seigneur, nous n'aurons rien à craindre.

Comment ferions-nous Seigneur pour nous lever chaque matin  
Sans l'assurance pleine que nos choix furent les bons ?  
Comment,  
Seigneur,  
Continuer à faire notre métier d'humains  
Sans croire absolument en la grandeur et la puissance de nos actions,  
Seigneur,  
Et qu'elles aient un sens ?  
Comment faire la circulation  
Respecter les limitations de vitesses  
Ne pas violer son prochain  
Trimer tout le jour  
En dormir la nuit  
Sauter par la fenêtre de chez Bouygues  
Assassiner l'étranger  
Enseigner des bêtises  
Laver des sols  
Tenir la réception  
Construire des murs  
Écrire des livres  
Ramasser les feuilles  
Vider les poubelles  
Apprendre par cœur  
Faire des enfants  
Dessiner des chaises  
Boire  
Manger  
Fabriquer des machines  
Surveiller un écran  
Payer par chèque  
Jouer en bourse  
Porter des chemises  
Faire des injections  
Aplanir des collines  
Creuser des tunnels  
Tracer des routes  
Distribuer des skis  
Empailler des animaux  
Refourguer des perruques

## *Sur Jérusalem*

Imprimer des magazines  
Écrire des piges  
Donner des ordres  
Obéir aux ordres donnés  
Vendre des médicaments  
Prendre le pouls  
Taper des lettres  
Dicter des messages  
Coller des timbres  
Trier des enveloppes  
Tisser des vêtements  
Gérer les ressources humaines  
Prendre des photos  
Négocier des tarifs  
Piloter des machines  
Marcher  
Pisser aux toilettes  
Organiser des événements  
Servir des boissons  
Fabriquer des armes  
Entretenir les éoliennes  
Étudier les data analytics  
Lire des livres  
Égorger nos voisins  
Enterrer les morts  
Labourer la terre  
Si nous ne pouvons pas avoir confiance en la rotation de la terre  
Si nous ne pouvons pas avoir confiance en le projet qui est le notre  
– Quel qu'il soit – ?  
Si nous ne pouvons pas avoir confiance en ce que nous nous sommes fixés ?  
Si nous ne pouvons y croire ?  
S'il n'y avait pas de sens ?  
Non, mon Dieu,  
Nous sommes les Justes.  
Nous sommes prêts pour l'inspection de nos actes.

Nous célébrons ta création et ton nom seigneur :  
Nous sommes parfaits.  
Nos choix de vie sont les meilleurs  
Et les plus justes  
Et les plus parfaits  
Et quand le jugement viendra, seigneur, nous n'aurons rien à craindre.

Et vous, anges inspecteurs,  
N'ayez crainte pour nous car nous savons où nous allons et notre chemin est sur.

*Sur Jérusalem*

L'éternel est mon berger,  
Je ne tremble pas dans la nuit  
Je ne crains pas la flèche qui vole le jour  
Car je sais que de ma vie j'aurai dirigé mes pas dans la direction que j'ai cru bonne  
Et quand tu verras, Seigneur, ce que nous avons commis,  
Tu en seras plus ravi que nous le sommes,  
Seigneur, roi des rois des rois, gloire à toi Seigneur,

Principe fondateur de nos choix vivants  
Nous te rendons grâce  
Car lors de ton jugement tu verras  
Que nous avons suivi notre voie juste, Seigneur  
La voie à laquelle nous avons cru  
Bien que parfois inquiets  
Seigneur,  
Roi des rois des rois

Et vous,  
Ange et messagers  
Allez porter la bonne nouvelle  
Nous avons vécu en bons croyants sur la terre  
Et nos projets en furent plein de succès  
Car nous sommes les Justes.

*Toulouse, le 26 avril 2018 puis Lyon le 5 mai 2018.*